

le phare

journal n° 3

centre culturel suisse • paris



ÉVÉNEMENTS • SILVIE DEFRAOUI / KRYSTIAN LUPA / FRANZ TREICHLER

THÉÂTRE • LA MANUFACTURE / ÉCRIVAINS ASSOCIÉS DU THÉÂTRE SUISSE / ARCHITECTURE • BÂLE L'EUROPÉENNE

RENCONTRE • URS STAHEL / ACTUALITÉ CULTURELLE • UGO RONDINONE / NOËLLE REVAZ / SILVIA BÄCHLI / CINÉMA SUISSE À BELFORT



... DES CONCERTS / Grand Pianoramax avec Léo Tardin, Kirikou, Mike Ladd et Dominik Burkhalter. Le 12 juin 2009.



... DE L'ARCHITECTURE / Table ronde avec Marco Rampini, Adrien Besson, Patrick Heiz, Daniel Zamarbide et Matthieu Jaccard. Le 28 mai 2009.



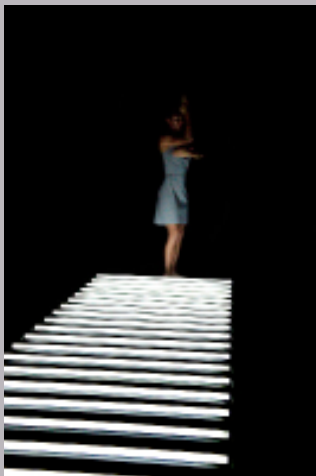
... DU CINÉMA / Visions du Réel avec (de gauche à droite) Bertrand Bacqué, Khalil Joreige, Joana Hadjithomas, Richard Dindo et Jean Perret. Le 16 juin 2009.



... UNE EXPOSITION / Aperçu de *Usages du document* avec des œuvres de Marc Bauer, Matthew Buckingham et, en arrière-plan, Alain Huck.



... UN FESTIVAL D'ARTS VIVANTS / Reflets d'*Extra Ball* avec Yan Duyvendak & Omar Ghayatt, la Cie Greffe, la Cie Alakran, Jo Dunkel et la Cie Alias. Septembre 2009.



Sommaire

• INTRAMUROS

— La programmation #03/2009
du Centre culturel suisse

4 / • EXPOSITION

Silvie Defraoui fait parler les ombres

• Enseigner l'art

Table ronde

9 / • MUSIQUE / CINÉMA

Franz Treichler pose sa griffe
sur des trésors du cinéma muet

10 / • THÉÂTRE

• eat-ch : les auteurs de théâtre romand
s'emparent de la scène

• Carte blanche à la Manufacture :
Krystian Lupa, le révélateur de densité

• Bologne et l'enseignement du théâtre,
piège ou avancée ?

Table ronde

• « Une vie de comédien se prépare,
car c'est souvent dur »

Rencontre avec Jean-Yves Ruf

15 / • GRAPHISME

Livres en tête

16 / • ARCHITECTURE

Bâle réfléchit en tant que grande région
urbaine européenne

Table ronde

17 / • HOMMAGE

D'anciens étudiants du professeur
Maurice Besset se rencontrent au CCS

18 / • MUSIQUE

Hassan Khan sur le pont des arts

• L'INVITÉ

19 / • ENTRETIEN

« L'avenir de l'art est dans la bâtardise »

Rencontre avec Urs Stahel,
directeur du Fotomuseum Winterthur

• LONGUE VUE

— L'actualité culturelle suisse en France

23 / Expos / Scènes / Cinéma

• MADE IN CH

— La sélection éditoriale du Phare

27 / Littérature / Arts / Musique / Cinéma

• LA CARTE BLANCHE IMAGE

31 / Gian Paolo Minelli / Nassim Daghighian

Couverture

Silvie Defraoui, *Le Phare* (détail),
extrait de l'ensemble *Fragmente am Horizont*, 1999
(photographies sous plexi et consoles en bois).



Édito

Peut-on fabriquer un artiste à la manière d’une « nouvelle star », comme le proposent le collectionneur londonien Charles Saatchi et BBC Two dans une nouvelle émission en prime time prévue pour cet automne, *Saatchi’s best of British?* Les arts visuels et la pop music, même système ?

Aujourd’hui en Europe, la « réforme » dite de Bologne et un nombre d’étudiants croissant à une vitesse vertigineuse obligent les écoles d’art, toutes disciplines confondues, à de profondes transformations. Reste une problématique de fond : comment les arts peuvent-ils, doivent-ils être enseignés ?

Nous consacrons une partie de notre programme d’automne à ces questions, au sein du CCS et donc hors du cadre d’une école d’art. L’enseignement n’est-il pas constamment complété et enrichi par la confrontation aux œuvres, aux spectacles et aux débats que proposent les lieux et les organisations artistiques ? L’école et les lieux d’art de toutes sortes ne sont-ils pas indissociables dans les processus d’information, de sensibilisation, de compréhension des œuvres et des artistes, et par-delà, dans la formation de personnalités susceptibles de produire à leur tour des projets artistiques ?

Silvie Defraoui, dont nous présentons la première exposition personnelle en France depuis seize ans, a construit une œuvre de premier ordre tout en contribuant à former de nombreux artistes en enseignant pendant vingt-cinq ans. Son besoin de transmettre, son rôle de passeur exemplaire nous donnent l’occasion de proposer des tables rondes sur l’enseignement des arts visuels et du théâtre. Concernant les arts visuels, la discussion rassemblera des personnalités très actives en dehors des murs de l’école, précisément parce que nous sommes convaincus que cette pluralité des rôles est indispensable. Quant au théâtre, il sera abordé notamment avec le célèbre metteur en scène polonais Krystian Lupa qui, sur invitation de La Manufacture, école de théâtre de Suisse romande, conduira au CCS une *master class* de trois jours.

Le Centre culturel suisse n’a bien sûr pas pour vocation d’enseigner. Son rôle est de produire, de sélectionner, de présenter et de diffuser des œuvres. Mais il nous tient à cœur d’organiser des débats et des rencontres, pour faire de ce lieu un des rouages essentiels des mécanismes de transmission de l’art, à travers les disciplines, les pays et les générations.

— Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser





La Rivière, 2009 (extrait de la vidéo).

Silvie Defraoui fait parler les ombres

Les Archives du futur, élaborées par Silvie Defraoui depuis plus de trente ans, sont une œuvre au long court. L'artiste en présente une nouvelle étape, *Sombras eléctricas*, qui sonde avec délicatesse les mécanismes intriqués de la mémoire. — Par Olivier Kaeser et Jean-Paul Felley

Silvie Defraoui est née en 1935 à Saint-Gall. A partir de 1975, elle signe ses œuvres avec Chérif Defraoui (1932-1994). En 2004, une rétrospective de son œuvre a été présentée au Kunstmuseum de St-Gall, et au Mamco de Genève, ainsi qu'au Musée macédonien d'art contemporain de Thessalonique (cf. *Defraoui, Archives du futur, 1975-2004*, édité chez Verlag für moderne Kunst Nürnberg). Elle participe en 2009 au Printemps de Septembre à Toulouse. Elle travaille avec la galerie Elisabeth Kaufmann à Zurich. Elle vit en Suisse et en Espagne.

■ *Sombras eléctricas* est la première exposition personnelle de Silvie Defraoui en France après *Les Origines de la description*, un projet que Silvie et Chérif Defraoui ont présenté au CNAC Le Magasin à Grenoble en 1993, un an avant le décès de Chérif. Depuis, Silvie a poursuivi son travail artistique et son enseignement. Aujourd'hui, elle continue à créer et reste une interlocutrice privilégiée pour nombre d'artistes qui furent ses étudiants à Genève. Le Centre culturel suisse a souhaité présenter son travail, porteur depuis les années 70 de nombreuses notions très présentes dans l'art actuel, comme les lieux de mémoire, les rapports entre l'Orient et l'Occident ou l'usage de l'ornement dans l'art.

• OK et JPF / Cette nouvelle exposition comporte une dizaine d'œuvres récentes, dont trois de 2009. Elle s'inscrit en même temps dans une continuité. Quel est le fondement de ton travail ?

• SD / Cette nouvelle exposition fait partie, comme tout ce que j'ai fait depuis 1975, des *Archives du futur*. Ce que nous avons rédigé avec Chérif concernant ce projet tient toujours : « C'est une œuvre construite dans la durée et la diversité. Avec le temps, ce travail a pris la forme d'une traversée dont les pièces constituent un moment particulier et dont les titres sont les boîtes noires qui les accompagnent. Ce sont les chapitres d'une mémoire organique. »

• OK et JPF / Ton exposition rassemble des projections, des photographies, des objets en trois dimensions. Quel propos unit ces pièces ?

• SD / Le titre de l'exposition, *Sombras eléctricas* (ombres électriques), est la traduction exacte du mot

par lequel les chinois désignent le cinéma. Il correspond bien à mon travail, basé sur la projection, dans les différents sens du terme : les images peuvent être projetées, on projette par la pensée, on réunit aussi sur un même plan plusieurs événements, même géographiquement éloignés, car notre mémoire ne fonctionne pas autrement.

• OK et JPF / Les Archives du futur forment un vaste travail mené sur plusieurs décennies.

Qu'est ce qui a changé ? Qu'est ce qui perdure ?

• SD / Si on lit les différents titres des *Archives du futur*, cela forme une histoire en soi, qui raconte le développement de ce travail depuis 1975. Un exemple : en 75-76, nous travaillions avec Chérif sur les *Lieux de mémoire*. Actuellement je n'oserais plus utiliser cette expression. Elle a été tellement galvaudée depuis ! Idem pour *Orient Occident*, un cycle de travaux de 1981. Sauf qu'à l'époque, où le monde oriental était très mal compris et les tensions sous-estimées, ce thème nous semblait indispensable. Ce qui m'importe, c'est d'avancer dans mes propres expériences et de suivre l'évolution du monde qui m'entoure.

• OK et JPF / Tes œuvres intègrent des récits, des bribes d'histoire, des mots. Que signifient-ils pour toi ?

• SD / Aujourd'hui, on dit souvent que les grands récits ont disparu ou qu'ils ont perdu leur valeur de référence. C'est le cas de Marx, de la Bible, etc. Dans un court texte intitulé *Petite lettre sur les mythes*, Paul Valéry dit : « Que serions-nous sans le secours de ce qui n'existe pas ? » C'est bien de cette question qu'il s'agit pour moi. Il y a, en chaque personne je crois, une ouverture sur quelque chose d'inconnu, comme une réminiscence de tout ce qu'on a cru, lu et entendu. Ainsi, dans cette exposition, les narrations circulent. On entend des histoires qui se racontent et on peut aussi les lire dans le livre d'artiste. Ce sont des sortes de déchantations, de ces faits qu'on retrouve une fois qu'on a tout oublié. En l'occurrence, elles trouvent leur origine dans *Les Mille et Une Nuits*.

• OK et JPF / Tu présentes ici tes deux dernières vidéos, *La Rivière et Résonances* et *courant d'air*. Cette dernière est-elle un récit, par l'image, sur la mémoire et l'oubli ?

• SD / *Résonances et courant d'air* est lié aux lieux de mémoire. En Espagne, à la fin du franquisme, des chutes de films en 35 mm, avec des images de stars hollywoodiennes, circulaient sous le manteau. Nous les avons collectionnées et projetées sur les murs et le mobilier d'une maison. Il en résultait de très grandes images noir/blanc. J'ai tourné *Résonances et courant d'air* dans cette même maison. La caméra visite chaque pièce, il fait jour, il y a des rayons de soleil et de la couleur. Personne n'est visible, mais les courants d'air font claquer les portes, et dans les passages, sur les seuils, on peut entendre une histoire.

• OK et JPF / La plateforme *Nacht und Tag und Nacht* (2000) qui articule spatialement l'exposition, est la seule œuvre qui ne semble pas contenir d'images. Comment la décrirais-tu ?

• SD / En fait, elle contient aussi une image : celle du plan d'un jardin oriental, avec ses canaux et ses plans d'eau. Cela ne se voit pas forcément immédiatement, néanmoins on ressent que cette surface est bizarre. On s'y sent bien, on doit la traverser, et elle est surélevée. Cela provoque un léger dépaysement physique, qui induit la possibilité de penser autrement.



Noch Nicht Mehr, 2000 (diapositive en projection tournante).



Faits et Gestes - Lahore 43°, 2009 (photographie). Photo: Georg Rehsteiner

• **OK et JPF** / *L'ornement tient une place importante dans ton travail. La série intitulée Das Bild im Boden en est un exemple emblématique.*

• **SD** / Cette pièce est faite de carreaux de ciment utilisés habituellement pour des dallages. Je travaille à cette série depuis 1986. A cette époque, nous travaillions sur *Orient Occident*. Je trouvais en Espagne ces carreaux provenant de maisons en démolition. Un support très pauvre mais présent dans beaucoup de foyers. J'ai utilisé à nouveau ce matériel pour *Das Bild im Boden*, qui veut dire « l'image dans le sol ». L'intervention est simple, voire élémentaire. A partir de trois ou quatre points je fais apparaître un visage dans ces décors qui ne sont pas strictement géométriques, car le ciment liquide a ses lois propres. Depuis toujours, les images apparaissent dans les nuages, dans les taches sur les murs, partout où le regard se pose. Notre soif d'interprétation est infinie.

• **OK et JPF** / *Les pièces Résonances et courant d'air et Das Bild im Boden trouvent un point de jonction dans le livre d'artiste Les choses sont différentes de ce qu'elles ne sont pas, édité à l'occasion de l'exposition. Les textes des vidéos y côtoient les photos des carreaux de ciment. Tes sources semblent se recombiner dans différentes œuvres.*

• **SD** / Dans ce cas précis, oui. Les récits sont des projections en soi qui gardent leur autonomie, tout en étant « superposés » à des supports différents. On sait bien que l'interprétation diffère selon le contexte. Les médias de communication ne cessent de nous le prouver.

• **OK et JPF** / *Tu as travaillé avec Chérif jusqu'en 1994, année de son décès. Passer d'un travail en duo à un travail en solo a-t-il changé beaucoup de choses ?*

• **SD** / Beaucoup de choses très personnelles ont changé, évidemment. Nous étions des personnes très différentes, et nous travaillions avec cette différence. Cette dualité a toujours été très importante. Elle était la nôtre, mais aussi celle du monde. J'ai toujours considéré que l'harmonie est une chose extrêmement ennuyeuse, et qu'on arrive à penser grâce à l'opposition, la dualité. Si on pouvait l'appliquer un peu plus en politique, on serait plus heureux... [Rires.]

• **OK et JPF** / *Lorsque tu es arrivée avec Chérif à l'École des beaux-arts de Genève, vous avez créé l'atelier Médias mixtes, qui a été longtemps l'atelier le plus excitant et le plus prisé de l'école. Quel était ton projet ?*

• **SD** / L'école nous intéressait. Nous avons décidé de travailler ensemble et d'accepter le défi de l'enseignement. Nous avions des idées, pas forcément très acceptables pour l'institution. A l'école aussi, Chérif et moi étions très différents et donc nous avions deux ateliers distincts. Il y a eu beaucoup de demande, cela a donné naissance à une section. C'est devenu Médias mixtes en 1978. Encore un terme qui semble très idiot aujourd'hui... A l'époque en Suisse, il n'y avait pas d'école d'art très connue. En Suisse allemande, le Bauhaus était le modèle. Il fallait donc inventer une façon de fonctionner avec les étudiants et aussi trouver un rapport possible à l'institution sans être absorbé.

• **OK et JPF** / *Enormément d'artistes enseignent, mais peu, en tout cas en Suisse, mènent une carrière significative dans les deux voies, celle de la création et celle de l'enseignement. Tu es un cas rare...*

• **SD** / Cela, je ne peux pas le dire. Mais à moins de proposer un enseignement technique particulier,

10.10 - 13.12

Silvie Defraoui
Sombras eléctricas



Résonances et courant d'air, 2008-2009 (extrait de la vidéo).

il me semble indispensable de mener une activité artistique indépendante en dehors des institutions.

- OK et JPF / *Encore aujourd'hui, tu suis le parcours d'anciens étudiants. Ils viennent chercher ton avis ?*
- SD / Oui, ils me font le plaisir de leur amitié.
- OK et JPF / *Comment perçois-tu l'évolution de l'enseignement des arts durant ces dernières décennies ?*
- SD / Il y a une tendance à l'école self-service, où l'on fait venir un artiste ou un professeur pendant trois jours. Cela n'est que de l'information. Cela fonctionne avec des gens qui savent ce qu'ils cherchent et ce qu'ils veulent entendre, pas tellement avec de jeunes artistes qui débutent. A moins que l'on cherche la copie conforme.

- OK et JPF / *1974-1998, c'est un long parcours d'enseignante. Qu'en retires-tu d'essentiel ?*
- SD / Difficile à expliquer, mais l'expérience est précieuse. Dans une académie d'art, on rencontre des gens à un moment crucial de leur existence. Généralement, on ignore leur histoire personnelle, mais on a accès à ce qu'ils ont de plus précieux et de plus particulier. L'enseignement est un rapport privilégié entre des personnes. C'est un échange.



Silvie Defraoui, *Les choses sont différentes de ce qu'elles ne sont pas*, édition CCS, 2009. Textes de Silvie Defraoui et Dario Gamboni. Tirage de 600 exemplaires dont 20 accompagnés d'une photographie originale numérotée et signée.

Y intervient la confiance. On juge et on est jugé, cela ne peut pas être unilatéral. Tu donnes de ton expérience et tu reçois cette sorte d'innocence du désir. Il faut prendre les étudiants très au sérieux. Car on leur apprend ainsi à prendre leurs désirs et leurs aspirations au sérieux. Je n'ai probablement rien appris d'important à mes étudiants sinon d'être attentifs à leurs désirs et à leurs aspirations profondes. Umberto Eco, à qui on demandait pourquoi il a enseigné de si longues années, a laissé échapper un grand rire et répondu : « *Par cannibalisme.* » Cette réponse, je la ferais volontiers mienne. ■

L'exposition *Sombras eléctricas* de Silvie Defraoui bénéficie du soutien du Kulturleitfaden du canton de St-Gall et du Service des affaires culturelles de l'Etat de Vaud.

TABLE RONDE

MARDI 17 NOVEMBRE / 20 H

Enseigner l'art

Avec **Pascal Beausse**, **Marie José Burki**, **Silvie Defraoui** et **Alain Fleischer**
Modératrice : **Valérie da Costa**, historienne de l'art et critique d'art à la revue *Mouvement*

En écho à l'exposition de Silvie Defraoui, une table ronde vise à analyser les enjeux de l'enseignement de l'art et à observer ses évolutions depuis les années 70 jusqu'à aujourd'hui. Tous les invités de cette soirée cumulent des expériences d'enseignement en Suisse, en France et en Allemagne avec d'autres activités dans différents champs de l'art.

Pascal Beausse est critique d'art, commissaire d'exposition, enseignant à l'École nationale des beaux-arts de Lyon, à l'École cantonale d'art de Lausanne et à la Haute école d'art et de design de Genève.

Marie José Burki est artiste, enseignante à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris après l'avoir été à la Hochschule für Bildende Kunst de Hambourg.

Silvie Defraoui a été enseignante à l'École des beaux-arts de Genève de 1975 à 1998.

Alain Fleischer est écrivain, cinéaste, artiste et directeur du Fresnoy, Studio national des arts contemporains à Tourcoing. **FG**

Franz Treichler pose sa griffe sur des trésors du cinéma muet



Franz Treichler © Jean Marmeisse (www.jeanmarmeisse.com).

La voix des Young Gods, groupe phare du rock industriel, crée des musiques et des habillages sonores pour huit courts métrages d'inspiration dadaïste. Ambitieux et intrigant. — Par Rocco Zacheo

09 - 10.12 / 20H
Franz Treichler joue Dada

■ A l'écran, 60 ans de raretés cinématographiques sont concentrés en 60 minutes. Elles sont courtes, les séquences projetées, et campent sur des registres disparates : humour caustique et critique qui sent la subversion ; bonne dose de mystère conceptuel — qu'on peine parfois à percevoir — et pans de narrations plus explicites. Matériaux composites, donc.

Pourtant Franz Treichler, voix et âme des Young Gods, les a tous réunis sous l'étiquette du courant dadaïste. Parce que certains films s'y réfèrent, d'autres en semblent des héritiers lointains. Ce dernier projet solo du musicien est ambitieux et intrigant, comme toujours. Il s'approprie un versant peu fréquenté de l'histoire du cinéma et l'habille en direct de sons synthétiques et d'interventions à la guitare acoustique.

Cette aventure sonore et visuelle a marqué récemment le public du festival La Bâtie à Genève. C'est dans cette ville que Franz Treichler a mis à profit ses vacances d'été pour donner corps au projet. Enfermé dans un studio d'enregistrement qui résiste pour un temps incertain aux décapeuses et à la démolition, il a mis en

place un dispositif instrumental simple dans le sous-sol insonorisé ; l'espace est à peine encombré de vieilles machines analogiques et de matériel de l'ère numérique. Un seul vestige plus traditionnel : une guitare, posée dans un coin. Avec cette logistique sobre et efficace, l'artiste noue, une fois encore, des liens étonnants entre les images et la musique.

La démarche n'est pas tout à fait nouvelle pour Franz Treichler. Son passé récent a été occupé par l'époustouflant projet de *Woodstock*, mené avec ses complices des Young Gods au dernier Paléo Festival de Nyon, et que le public parisien pourra découvrir le 5 décembre à la Cité de la musique (voir aussi p. 26). A Nyon, les festivaliers ont découvert le versant arty du groupe, qui s'est employé à déconstruire et à recomposer avec son montage et sa musique le documentaire de Michael Wadleigh. Treichler prolonge en quelque sorte la démarche. Aux images muettes, en couleur ou en noir et blanc, il a collé ses bandes-son. « *Plus que de la musique, j'ai apporté des textures sonores, des ambiances, confie Franz Treichler. Les images que j'ai choisies peuvent être considérées comme dadaïstes, mais mon intervention se situe dans la ligne de mon esthétique musicale habituelle. Qui n'est de loin pas dadaïste.* » A la guitare acoustique, pour deux œuvres seulement, et à l'électronique, l'artiste revisite donc, avec ses arguments, des objets étonnants.

Le poétique *L'Etoile de mer* de Man Ray (1928) côtoie *Pièce touchée* de Martin Arnold (1989). Une œuvre décapante qui reprend des extraits de films des années 40 et 50 montés en microséquences aux effets hilarants. Au psychédéisme de *Cristaux liquides* (1978), que le documentariste scientifique Jean Painlevé filme depuis un microscope, font écho les séquences cérébrales de deux artistes affiliés à Fluxus. Rares, souvent étranges, ces images sont tirées d'œuvres cultes de l'histoire du cinéma. « *Hors des cercles de cinéphiles, très peu de spectateurs ont eu l'occasion de les voir. Je suis heureux de pouvoir les partager aujourd'hui avec un public plus large* », annonce le musicien.

Avec ce projet, Franz Treichler revient aussi sur les pas de son adolescence, quand il découvrait, surtout à travers la littérature, un mouvement qui l'a beaucoup stimulé : « *J'ai toujours été intrigué par le sens du décalage, par la charge subversive et ironique que concentrent les œuvres dadaïstes et surréalistes. Je suis persuadé que leur puissance demeure intacte. C'est pour cette raison que ce projet a vu le jour.* » ■

Avec les films :

L'Etoile de mer de Man Ray (noir/blanc, 15', 1928)
Black Ice de Stan Brakhage* (couleur, 2', 1994)
Rythmus 21 de Hans Richter (noir/blanc, 3', 1921)
Fluxfilm n° 5 de John Cavanaugh (noir/blanc, 2' 30", 1966)
Fluxfilm n° 6 de James Riddle (noir/blanc, 9', 1966)
Delicacies of Molten Horror Synapse de Stan Brakhage* (couleur, 8' 19", 1991)
Pièce touchée de Martin Arnold (noir/blanc, 16', 1989)
Cristaux liquides de Jean Painlevé (couleur, 5' 40", 1978)

Un projet présenté par Two Gentlemen, Le Bourg/Lausanne et La Bâtie, festival de Genève

* Le titulaire des droits des films de Stan Brakhage en permet exceptionnellement une projection avec du son. De son vivant, tous ses films devaient rester muets.



Les auteurs de l'association eat-ch qui présenteront leurs textes au CCS. Bure, Suisse, le 30 août 2009. © Pierre Montavon/Strates

Les auteurs romands s'emparent de la scène

Un thriller bancaire, un monologue d'amour évadé dans l'absolu de la langue, un texte jeune public, des auteurs réunis en musique sur le plateau... Deux jours durant, l'écriture théâtrale suisse romande présente ses facettes, servie par de grands comédiens comme Jane Friedrich, Anne Richard ou Jacques Probst. — Par Sandrine Fabbri

16 - 17.10
eat-ch
Écrivains associés du théâtre suisse

■ Ne décolérant pas du peu de cas fait de l'écriture contemporaine sur les théâtres francophones, de nombreux auteurs romands ont choisi la présence en force et ont créé en 2004 les Écrivains associés du théâtre suisse (www.eat-ch.org). Ils se sont en cela inspirés des eat-France, mouvement fondé en 2000, notamment par Jean-Michel Ribes, actuel directeur du Rond-Point à Paris qui a ouvert sa scène à ses pairs. Grâce à leurs actions collectives, les dramaturges ont gagné en visibilité et réussi à s'imposer un peu plus dans les programmes de saison – mais le combat n'est pas terminé.

Unis dans leur mouvement pour se soutenir et promouvoir la présence de l'écriture contemporaine sur les scènes, les auteurs romands vont investir pendant deux jours le plateau du Centre culturel suisse.

Assemblée de voix singulières, ce rendez-vous est l'occasion de rendre manifeste leur polyvalence dans l'écriture, la forme, l'esthétique, ainsi que la variété de leur regard sur le monde. Le final prend des airs de feu d'artifice collectif, puisqu'une douzaine d'auteurs monteront sur les planches, pour dire leurs mots en dialoguant avec le musicien Lee Maddeford.

La manifestation débutera par le voyage poétique d'une langue qui ne nomme pas mais qui tisse un univers d'images et de métaphores sensuelles et sensorielles. Dans son monologue que l'on dirait évadé dans l'absolu des mots, Pascal Nordmann donne la parole à une femme. En une seule phrase ponctuée de virgules, elle s'adresse à une autre femme pour évoquer la relation qu'elle entretient avec celui qui justement n'est pas nommé, celui dont il faudrait se séparer, celui qu'aucune chaîne ne pourrait retenir, mais aussi celui dont on ne se débarrasse pas. Le sous-titre de ce texte, *L'Adolescence*, met sur la voie de cet amour infini, charnel, souffert autant que merveilleux, qui est celui d'une mère pour son fils.

L'Adolescence est le troisième volet d'une trilogie de monologues pour femmes intitulée *Les Guetteurs*. Le premier, *L'Hésitation*¹, auquel succède *La Certitude*, s'est vu primé à Lyon où il sera présenté en novembre prochain. Pascal Nordmann, qui vit à Genève, a été comédien et directeur de troupe en Allemagne. Il publie également des proses chez Metropolis et il expose régulièrement en tant que plasticien. Amateur du virtuel, il a aussi

créé en ligne une encyclopédie mutante, soit un logiciel qui transforme automatiquement des textes existants selon une contrainte lexicale que l'internaute peut choisir (www.pascal-nordmann.com). Enfin, il est le concepteur et l'animateur du site des eat-ch.

Aux antipodes du monde intérieur et poétique de Pascal Nordmann, Dominique Ziegler² affirme un théâtre engagé en prise sur le monde et ses déviances. En quelques années, cet auteur né en 1970 s'est fait connaître comme le plus politiquement incisif des scènes genevoises. Il rencontre le succès en 2001 avec sa première pièce, qui imagine un tête-à-tête entre un président français et un dictateur africain. En cela, il est bien le fils de son père, Jean Ziegler, le bouillonnant sociologue et écrivain tiers-mondiste. La pièce *N'Dongo revient* a été jouée à Genève et à Paris, avant d'être reprise en tournée franco-suisse, tandis que sa représentation en Afrique a été censurée par la Confédération helvétique – ce qui est un titre de gloire. Depuis, Dominique Ziegler a écrit six pièces, deux romans, des poésies et des chansons. En juin dernier, au théâtre Saint-Gervais Genève, il a mis en scène *Le Maître des minutes*, pièce sur Jean Calvin et inspirée de *Pierre de scandale* (Actes Sud, 2009), roman qu'il a adapté avec son auteur Nicolas Buri.

À Paris, Dominique Ziegler présente sa dernière pièce, *Affaires privées*, qui emprunte au thriller pour plonger dans le monde bancaire. Il y fait affleurer les troubles intrications entre milieux politique et économique et leurs désastreuses conséquences sur l'individu en termes d'harcèlement moral, de dépersonnalisation et d'aliénation. Elle met en scène Edmond Weinstein, banquier aussi friand de parts de marché que de culture et de sexe, son assistante ambiguë et pivot du drame Ghislaine de Saint-Brie, un jeune et gourmand trader, Jacques Olier, ainsi que René Pierrol, le mystérieux troisième homme. Ziegler a réussi à monter une mécanique à rebondissements huilée et efficace qui s'inspire ouvertement de l'affaire du banquier Edouard Stern assassiné par sa maîtresse. Il se démarque cependant du fait divers pour lui donner une nouvelle dimension politique qui vise ouvertement la galaxie Sarkozy. Ces brûlantes et haletantes *Affaires privées* ont été créées au Poche Genève le 7 septembre dernier dans une mise en scène de l'auteur, puis présentées notamment au Château rouge d'Annemasse.

Enfin, les jeunes spectateurs ne sont pas oubliés dans cette programmation contemporaine puisque la Compagnie parisienne Pour Ainsi Dire leur présente une comédie de Gérald Chevrolet, *Miche et Drate, paroles blanches* (publiée aux éditions Théâtrales en 2007). Ces savoureux dialogues à la philosophie ludique mettent en scène deux personnages, l'un du côté de la pensée, l'autre du côté de l'instinct, qui s'interrogent sur la peur, la conscience, la mort, avec des mots pour enfants. Les adultes les dégusteront eux aussi avec plaisir, tant sont subtiles les réflexions qui naissent de ces courtes scènes abordant des thèmes éternels et jamais résolus. ■

1. *L'Hésitation* de Pascal Nordmann a reçu le deuxième prix du Forum des auteurs dramatiques (Forum des monologues, Institut international du théâtre, Unesco, 2006–2008), et il est l'un des six textes primés lors des Journées de Lyon des auteurs de théâtre 2009. Il sera mis en espace entre le 25 et le 27 novembre 2009 à la Médiathèque des arts du spectacle de Vaise (www.auteursdetheatre.org).

2. Les pièces de Dominique Ziegler viennent d'être réunies dans un recueil publié par Bernard Campiche sous le titre *N'Dongo revient et autres pièces* (septembre 2009). Ce même éditeur a sorti début 2009 *Le Livre des écrivains associés du théâtre de Suisse*, anthologie qui présente en détail 44 membres des eat-ch.

VENDREDI 16 OCTOBRE

18 h 30 : présentation de l'ouvrage *Le Livre des écrivains associés du théâtre de Suisse*, par **Bernard Campiche**, éditeur.

19 h : théâtre romand d'aujourd'hui.

Présentation des auteurs **Pascal Nordmann** et **Dominique Ziegler** par Sandrine Fabbri.

Les Guetteurs III / L'Adolescence, de **Pascal Nordmann**, monologue, mise en espace de Gérald Chevrolet, avec Jane Friedrich.

20 h 30 : *Affaires privées*, de **Dominique Ziegler**, drame, mise en espace par l'auteur, avec Anne Richard, Ahmed Belbachir, Bernard Nissille, Jacques Probst et Jean Budde.

SAMEDI 17 OCTOBRE

16 h : théâtre pour le jeune public.

Miche et Drate, paroles blanches de **Gérald Chevrolet**, par la compagnie parisienne **Pour Ainsi Dire**, lauréate du Molière du spectacle Jeune Public 2008.

Mise en espace Sylviane Fortuny et Raphaël Hornung, avec Camille Voiteulier et Florent Nicoud.

À partir de 6 ans.

19 h : performance multimédia.

La très grande et très fameuse conférence sur les auteurs dramatiques et leur tragique destin, de **Pascal Nordmann** et **Ahmed Belbachir**.

20 h 30 : les auteurs sur le plateau.

Douze auteurs sur scène, dans une performance accompagnée par le musicien Lee Maddeford.

Avec **Ahmed Belbachir**, **Michel Beretti**, **Claudine Berthet**, **Isabelle Bonillo**, **Domenico Carli**, **David Jakubec**, **Thierry Panchaud**, **Jacques Probst**, **Yves Robert**, **Jérôme Richer**, **Michel Viala**, **Hélène Bezençon**.

Une programmation organisée par les eat-ch et la Compagnie Pour Ainsi Dire
partenariats pour la diffusion : eat-France et ANETH



Lecture durant le Février des auteurs, Neuchâtel, février 2009. © Yves Robert



Krystian Lupa avec les étudiants de la promotion C lors de sa master class à la Manufacture. Lausanne, le 17 février 2009. © Bertrand Cottet, Strates

Krystian Lupa, le révélateur de densité

La Manufacture, Haute école de théâtre de Suisse romande, s'installe au CCS pour des spectacles, conférences et rencontres. Elle y invite le metteur en scène polonais Krystian Lupa pour trois jours de *master class* avec des étudiants comédiens. — Par Marie-Pierre Genecand

24-28.11

La Manufacture au CCS

Master class et conférence de Krystian Lupa

■ «Le monde intérieur requiert de la précision. Je veux toutes les questions. Il n'y a pas de mauvaises questions.» Krystian Lupa est-il un gourou, un modèle, un maître ? Sans doute, et le prix Europe pour le théâtre reçu en avril dernier après Patrice Chéreau en 2008 n'a rien d'un hommage volé. Il quête un art total souvent inspiré de la littérature, car, dit-il, «les auteurs de drame pensent trop en termes de théâtre et trop peu en termes de vie», et ses traversées multimédias, qui durent parfois toute une nuit, impliquent du spectateur qu'il se lance tout à fait, sans quoi il reste à quai. Il y a donc bien de la valeur absolue chez ce metteur en scène polonais, basé à Cracovie et héritier de Kantor, Jung et Tarkovski.

Krystian Lupa, la soixantaine remuante, ne s'est pas embarrassé de cette aura en février dernier, face aux jeunes comédiens de la Manufacture à Lausanne. Debout, les mains dans les cheveux qu'il a denses et blancs, l'homme s'agite, fait les cent pas. Il cherche, bouillonne, questionne. Lukasz, jeune traducteur, suit, concentré. Et les étudiants de la Haute école de théâtre de Suisse

romande (HETSR) vont accomplir un bon colossal dans l'apprentissage de leur métier.

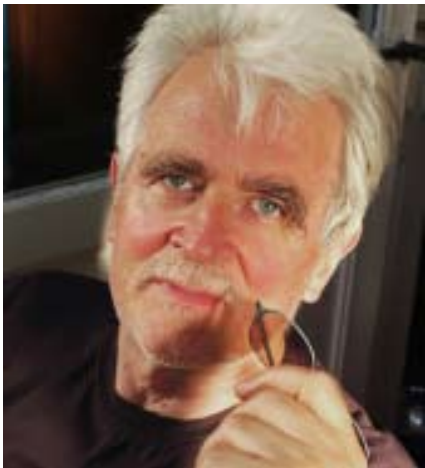
Les principes pédagogiques de Lupa ? Le premier est l'exigence de la transcendance, comme on peut s'y attendre, dans la veine de l'école slave perceptible aussi chez Krzysztof Warlikowski, metteur en scène polonais de la nouvelle génération. «En dehors du plateau, peu m'importe si un comédien est matérialiste, confie Lupa pendant la pause. Mais une fois qu'il entre en jeu, je veux qu'il ait des intérêts métaphysiques, une envie de se dépasser.»

De fait, tous les observateurs saluent la densité de présence de ses acteurs. Résultat d'un travail d'improvisation et d'intégration des principes narratifs qui peut s'étendre sur plusieurs mois, voire plusieurs années. Pour *Factory 2*, sa dernière création, malheureusement absente des scènes françaises ou suisses, Lupa a plongé son équipe pendant un an dans l'ambiance de la Factory, le loft mythique d'Andy Warhol. «Le spectacle n'est en aucun cas un récit sur le groupe de Warhol, explique Lupa au critique Jean-Pierre Thibaudat. Pendant quatorze mois, on a simplement essayé de vivre comme ce groupe-là.» L'immersion a payé. «L'expérience sensorielle est intense et va au-delà du formulable», témoigne le journaliste sur le site d'information Rue89 après avoir découvert au théâtre Stary de Cracovie cette création qui mêle jeu, images filmées et son. Il ajoute : «Les spectacles de Lupa ne sont pas beaux, ils sont radicaux.»

Le second principe de Krystian Lupa est encore plus concret. Il ne s'agit plus d'élévation de l'âme et d'engagement total, mais de travail. Aux jeunes comédiens lausannois, Lupa a demandé d'écrire le monologue intérieur de leur rôle. *« Pour apprivoiser un personnage récalcitrant, explique le pédagogue, il faut lui inventer une vie, ou même plusieurs vies. Et surtout ne rien lui refuser en termes de possibilités. Ainsi, il sera plus fort pour affronter les partenaires et les vents contraires. »* *« Autrement dit, il faut prendre la place de l'auteur ? »*, se sont étonnés les apprentis. *« Oui, et prendre la place du metteur en scène aussi. A moins de tomber sur un abruti, n'importe quel metteur en scène sera preneur d'un personnage construit de l'intérieur ! Mais attention, toutes les recherches doivent passer par l'improvisation, car ce que le corps sait déjà, le cerveau l'ignore encore. »*

Et le maître de préciser, en s'adressant à un étudiant en particulier : *« Ce monologue, c'est une nourriture, c'est comme un bâton qui vient chatouiller la situation. Admettons que ton personnage apprend que sa femme l'a trompé. Même si le texte dit qu'il est abattu, toi, tu dois tester toutes les réactions : la colère sourde, le détachement glacial, la lamentation ridicule, l'agressivité totale, etc. Pareil pour les lieux : tu ne penses pas la même chose dans une cuisine, un tramway ou caché derrière une porte. Il faut provoquer l'imaginaire, le réveiller. Il faut travailler. Car en explorant tous ces possibles, le personnage sera plus courageux même dans sa lâcheté. Il sera mieux armé. »*

Cette vision d'un comédien adulte qui prend le destin de son personnage en main fait du bien. Elle est rare, enthousiasmante. Et balaie la conception irritante d'un acteur infantile soumis au bon vouloir d'un génie. Peut-être parce qu'il a été graveur avant d'aborder le théâtre, Krystian Lupa lutte contre la suprématie du metteur en scène. *« Dans le monde occidental, on sous-estime souvent l'importance des autres éléments scéniques : la scénographie, l'éclairage, la musique, etc. Et bien sûr le jeu. La mise en scène n'est pas toute-puissante »,* détaille-t-il. Même si la remarque est à considérer prudemment étant donné que Lupa signe souvent le décor et la musique de ses spectacles, elle rend au moins aux comédiens la part d'indépendance qui leur revient. Et rappelle Benno Besson, autre peinture de la direction d'acteurs. Lorsqu'on demandait au metteur en scène brechtien quels rapports il entretenait avec les comédiens, Besson s'exclamait avec humour : *« C'est la guerre ! Les comédiens sont plus forts et plus nombreux, je dois m'armer et lutter contre eux ! »*. ■



Krystian Lupa. © Piotr Skiba

TABLE RONDE

JEUDI 26 NOVEMBRE / 20 H

Bologne et l'enseignement du théâtre : piège ou avancée ?



André Markowicz, traducteur de Pouchkine en français, explique *Eugène Onéguine* à des étudiants. © Nora Rupp

Le processus de Bologne vise à la construction d'un espace européen de l'enseignement supérieur avant 2010. Il est donc activement mis en place dans les pays qui nous entourent. Etablissant un système de reconnaissance des formations et diplômes entre les différents pays, il ne concerne pas uniquement l'enseignement universitaire mais aussi les formations techniques et artistiques.

L'enseignement du théâtre est-il soluble dans le processus de Bologne ? Les spécificités des arts scéniques seront-elles prises en compte par ce projet paneuropéen ? Y a-t-il ici un risque d'uniformisation des études ou au contraire un cadre favorisant des échanges et des dynamiques nouvelles ?

Une table ronde est organisée par la Manufacture qui réunit, autour de ces interrogations, **Charles Kleiber**, ancien Secrétaire d'Etat suisse à l'éducation et à la recherche, **Andreas Wirth**, ancien doyen du Département des arts de la scène de l'Université des arts de Berlin, **Jean-Louis Besson**, professeur au Département arts du spectacle de l'Université de Paris-X, **Julie Brochen**, metteur en scène et directrice du Théâtre national de Strasbourg, ainsi que **Jean-Yves Ruf**, directeur la Manufacture, metteur en scène et enseignant.

Modérateur : **Jean-Marc Adolphe**, directeur de la revue *Mouvement*.

MARDI 24, MERCREDI 25, JEUDI 26 NOVEMBRE
11 H - 16 H

Master class de Krystian Lupa,
avec 12 élèves issus de grandes écoles de théâtre
(Strasbourg, Rennes, Lyon, Saint-Etienne, Conservatoire de Paris
et Manufacture de Lausanne).
Ouvert au public sur réservation.

VENDREDI 27 NOVEMBRE / 20 H

Conférence de Krystian Lupa.
Dialogue avec le journaliste et écrivain Jean-Pierre Thibaudat
(interprète : Michal Lisowski).

« Une vie de comédien se prépare, car c'est souvent dur »



Jean-Yves Ruf : « Ce qu'il faut faire naître et durer chez les comédiens, c'est une immense curiosité. » © Olivier Rochat

Jean-Yves Ruf, directeur de la Manufacture depuis 2007, conduit avec son équipe plusieurs projets : adapter l'école aux critères de Bologne, élaborer un projet pédagogique fort, confronter les comédiens à d'autres pratiques artistiques. — Par Florence Gaillard

Né en France en 1967, Jean-Yves Ruf est devenu hautboïste professionnel à l'âge de 17 ans. Il quitte sa vie de musicien d'orchestre pour étudier les lettres et le théâtre à Paris au cours Florent. Formé ensuite à l'École d'art dramatique de Strasbourg, il écrit des spectacles, se passionne pour la mise en scène et enseigne. Il dirige la Manufacture, à Lausanne, depuis 2007. Il montera *Eugène Onéguine* de Tchaïkovski à l'opéra de Lille en janvier 2010.

■ Jean-Yves Ruf se raconte volontiers. C'est un instinctif, un sensible, mais un solide. Musicien, puis comédien, puis auteur, puis metteur en scène : chaque métier qu'il a pratiqué a appelé le suivant, naturellement. Obéissant à une exigence personnelle qui a imposé plus d'une fois des changements de direction. L'écoute de soi, l'attention portée à la petite voix du désir intime, voilà ce que Jean-Yves Ruf veut transmettre à ses étudiants. Venu à Lausanne avec sa panoplie d'homme de scène complet, il y dirige la Manufacture, seule école publique pour l'enseignement supérieur de l'art dramatique en Suisse romande.

• FG / Vous vous êtes formé comme comédien au cours Florent puis à Strasbourg. La Manufacture propose-t-elle une formation similaire à ce que vous avez connu dans ces écoles ?

• JYR / Pas forcément. Ou pas uniquement. En France, la théorie et la pratique du théâtre restent deux sphères assez distinctes, contrairement à l'Allemagne où les écoles de théâtre ont beaucoup développé les études dramaturgiques. La Suisse est à cheval sur ces deux traditions, française et allemande ; nous essayons de les proposer conjointement. A la Manufacture, l'exigence ne porte pas seulement sur le jeu théâtral, mais aussi sur la connaissance de l'histoire du théâtre et sur la dramaturgie active,

c'est-à-dire le développement d'une sensibilité et d'une capacité d'analyse des textes qui se rapproche des exigences de l'Université. Le but est que les comédiens aient d'autres outils que l'interprétation spontanée.

• FG / Et côté pratique, que proposez-vous aux étudiants ?

• JYR / Ils apprennent à croiser le théâtre avec d'autres voies d'expression. Nous avons mené par exemple des projets mixtes avec le Conservatoire de musique de Lausanne ou les écoles d'art. Mais il est aussi essentiel que les étudiants se confrontent à des réalités éloignées de toute école. Le comédien doit comprendre la démarche des autres, développer son aptitude à se décentrer. D'où des ateliers de « théâtre de témoignage », qui conduisent les étudiants à s'immerger dans le quotidien de travailleurs ou de personnes âgées, par exemple. L'école n'est pas un tuyau à saucisses... Elle sert à construire une autonomie, une pensée personnelle. Elle sert à apprendre à travailler, à se charpenter.

• FG / Quelle est selon vous la moelle épinière d'une bonne formation de comédien ?

• JYR / Une école n'est pas là pour produire des gens formatés, ni des postures esthétiques. Ce qu'il faut faire naître et durer chez les comédiens, c'est une immense curiosité. Je crois que c'est la qualité la plus essentielle.

• FG / La Manufacture suit ses étudiants une fois qu'ils ont quitté l'école. N'est-ce pas les materner à l'excès ?

• JYR / Je ne crois pas. Pendant leur formation, nous voulons sensibiliser les étudiants aux différents métiers de la scène, au fonctionnement de la culture, à l'économie d'un théâtre. Surtout, ne pas en faire

des gens déconnectés du réel ! Une vie de comédien, ça se prépare, car c'est souvent dur, avec des périodes d'inactivité, de vide et de remise en question... C'est pour cela que nous suivons les étudiants après leur formation, pour fournir des conseils, les accompagner dans leurs démarches. Ils ne sont pas lâchés dans la nature.

• **FG** / *La Manufacture résulte de la volonté politique d'offrir à la Suisse romande un lieu unique de formation supérieure en art dramatique. L'école doit s'adapter à la fois à des critères propres à la Suisse et aux critères du processus de Bologne. Comment réagissez-vous à cette double exigence ?*

• **JYR** / La Suisse a développé des Hautes écoles spécialisées, qui se veulent pratiques et professionnelles mais de niveau équivalent aux diplômes universitaires. La Manufacture s'est donné les moyens de répondre à ces critères. Adapter une école de théâtre aux critères de Bologne, pour obtenir une reconnaissance internationale des formations, est effectivement un grand chantier. Tout un cortège d'interrogations surgit : y a-t-il risque d'uniformiser les formations théâtrales, de renier les particularités historiques des différentes écoles ? N'est-ce pas aussi une formidable opportunité pour les étudiants de théâtre de toute l'Europe ? Comment faire de Bologne une chance ? C'est ce dont je souhaite débattre au Centre culturel suisse avec d'autres directeurs d'école.

• **FG** / *Vous amenez au CCS une volée d'étudiants récemment diplômés. Que présentent-ils ?*

• **JYR** / Une mise en jeu d'*Eugène Onéguine*, d'Alexandre Pouchkine. On sera dans le récit, le conte, une atmosphère de veillée où le texte est pris en charge par les douze comédiens. *Onéguine*, c'est la matrice littéraire russe ! Les étudiants ont travaillé avec le grand traducteur André Markowicz, qui leur a lu le texte en langue originale, les a sensibilisé au rythme de cette langue et aux différentes voix qui s'expriment. ■■■



Les seize étudiants de la promotion C (2006-2009) de la Manufacture. Douze d'entre eux viennent jouer *Eugène Onéguine* au CCS. © Aline Paley

SAMEDI 28 NOVEMBRE / 20 H

Eugène Onéguine, roman en vers d'**Alexandre Pouchkine** (traduction d'André Markowicz), mise en jeu de Jean-Yves Ruf, avec des étudiants diplômés de la Manufacture : Melanie Bauer, Liza Baumann, Emilie Bobillot, Alain Borek, Baptiste Coustenoble, Marion Duval, Baptiste Gillieron, Stella Giuliani, Aurore Jecker, Camille Mermet, Ludovic Payet, Lucie Rausis.



Présentation des 395 ouvrages du concours « Les plus beaux livres suisses », Zurich, avril 2009. © Betty Fleck, ZHdK

Livres en tête

Chaque année, un concours national sélectionne « Les plus beaux livres suisses ». Les ouvrages primés en 2008, excellents révélateurs des tendances actuelles en graphisme, sont à découvrir au CCS. — Par Florence Gaillard

■ C'est un ensemble de traditions. La première est celle qui unit l'histoire de l'édition et de la création graphique à la Suisse. Lien ancien et fertile qui a conduit à une belle réputation de rigueur, d'austérité parfois, dans la manière de concevoir des publications.

De là est née une autre tradition : celle de valoriser ces publications, de les faire circuler. Ainsi, l'Office fédéral de la culture, depuis 1999, organise le concours « Les plus beaux livres suisses ». Il sert d'encouragement à la création éditoriale et fonctionne, selon sa responsable Anisha Imhasly, comme un « *sismographe* » des tendances de la conception graphique.

Le concours attire beaucoup de candidats : 395 ouvrages ont concouru lors de la dernière édition ; 33 livres ont été primés, selon une longue série de critères qui vont de l'originalité du projet à la conception générale, de la typographie à la qualité d'impression, de la reliure et aux matériaux utilisés.

Cette année, le CCS est au nombre des lauréats, avec *Centre culturel suisse. 2006-2007-2008*, le catalogue rétrospectif de trois ans de programmation. Optant massivement pour une technique de *found footage*, les graphistes Julia Born et Laurenz Brunner ont élaboré un objet très original, sans concessions, qui archive des événements divers à travers leur réception dans la presse internationale. Cornel Windlin, star du graphisme helvétique et président du jury 2008, a commenté ce choix : « *Ce catalogue est le livre le plus radical de la sélection. Les graphistes (...) recourent à une solution qui constitue une vraie nouveauté. Les commanditaires ont ici pris des risques et ont fait preuve d'un courage exemplaire. Le produit ne plaira pas à tout le monde. L'objet semble très modeste, mais il repose sur un concept extrêmement réfléchi et rompt avec les conceptions traditionnelles.* »

Les livres primés sont présentés au public dans plusieurs lieux. Après Zurich ce printemps (au Museum für Gestaltung), Berlin en septembre (au magasin Do you read me), cette petite bibliothèque très contemporaine et ambulante est à découvrir au Mudac (Musée de design et d'arts appliqués) de Lausanne et au CCS, où l'exposition « Les plus beaux livres suisses » se tient pour la 6^e fois. Là aussi, une tradition. ■■■

24.09 - 12.12

Les plus beaux livres suisses

Bibliothèque du CCS

du lundi au vendredi : 10h - 12h 30 et 14h - 18h ; samedi : 14h - 18h

Bâle réfléchit en tant que grande région urbaine européenne

La troisième table ronde d'architecture du CCS est consacrée à Bâle, ville de culture où se rencontrent la Suisse, la France et l'Allemagne. Des instituts de recherche en architecture et urbanisme y tendent la main à la population grâce à d'excellentes publications, et même à une bande dessinée. — Par Matthieu Jaccard

■ Ville à cheval sur le Rhin au carrefour des langues et des confessions Bâle est, depuis des siècles, le lieu d'un important brassage d'idées. C'est à Bâle que travaillent Jacques Herzog et Pierre de Meuron, duo d'architectes stars parmi les plus admirés à travers le monde. C'est à eux deux, mais aussi à Marcel Meili et Roger Diener, que l'on doit l'existence, depuis dix ans, de Studio Basel. Le but de cet institut ? Réfléchir à la ville contemporaine. Fidèle à la tradition de curiosité et d'ouverture bâloise, il se préoccupe autant des grandes agglomérations de la planète que des spécificités de sa région.

Studio Basel fourmille de belles idées. Sa dernière publication a pris la forme d'une bande dessinée (conçue par Jacques Herzog, Pierre de Meuron et Manuel Herz). *MetroBasel Comic* propose, sur 300 pages, un outil pour comprendre le potentiel de la région et formule des recommandations pour son avenir. En hommage à *A bout de souffle* et au regard sur la ville que Jean-Luc Godard y développe, le lecteur accompagne dans les bulles les pérégrinations bâloises de Michel (Jean-Paul Belmondo) et Patricia (Jean Seberg), les principaux personnages du film. Mêlant les études historique et socioéconomique, la BD s'avère une façon originale de

proposer un état des lieux, de présenter aussi l'offre du grand Bâle en matière d'habitat, de travail, de mobilité, de consommation, de formation, de loisirs et divertissements. Et la BD, média ludique, accessible à un large public, invite aussi à penser l'avenir collectivement.

L'interdisciplinarité est une des caractéristiques de Studio Basel. Durant ses quatre premières années, cet institut a analysé le territoire suisse en détail. Le projet était conduit non seulement par des architectes, mais aussi par le géographe et sociologue Christian Schmid. L'association de ces compétences a donné lieu à un ouvrage devenu incontournable pour comprendre l'organisation spatiale helvétique et réfléchir aux mesures à prendre pour que ce territoire évolue dans

TABLE RONDE

VENDREDI 4 DÉCEMBRE / 20 H

Bâle, un modèle de région métropolitaine européenne

organisée et animée par Matthieu Jaccard

INVITÉS

Manuel Herz, architecte, professeur à Studio Basel et Harvard

Christophe Koellreuter, économiste, directeur de Metrobasel

Andreas Pecnik, assistant scientifique de la section développement urbain du canton de Bâle-Ville

Christian Schmid, géographe et sociologue, professeur à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich



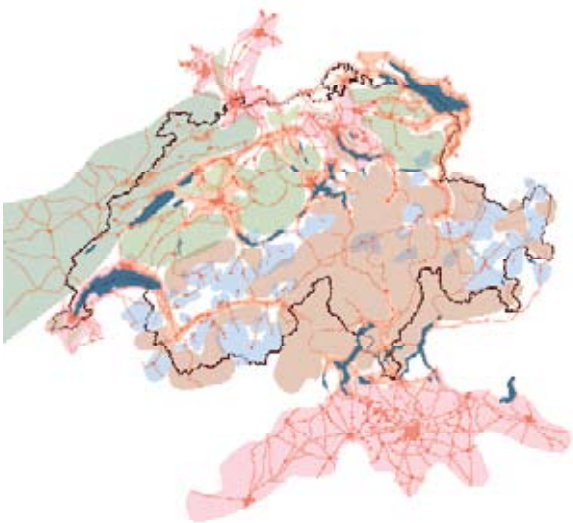
Michel et Patricia, personnages de *MetroBasel* dans les rues de Bâle. © ETH Studio Basel, 2009

un sens positif. Paru en 2005, *La Suisse. Portrait urbain* a réussi à faire de l'aménagement du territoire un sujet clé des débats politiques. La division traditionnelle de la Suisse en communes et cantons y est abandonnée, au profit d'un découpage selon cinq typologies : les régions métropolitaines, les réseaux urbains, les zones calmes, les friches alpines et les « Alpine resorts ». Documentation exceptionnelle et qualité graphique donnent à cette publication les qualités d'un document essentiel, qui propose les bases concrètes du débat et les rend, là encore, accessibles à tous.

Depuis 2005, le rapport annuel *Metrobasel* est un autre témoignage du dialogue établi entre les spécialistes qui travaillent au développement de la région de Bâle et la population. D'abord produit par l'institut de recherche économique BAKBASEL, puis, depuis 2008, par l'association Metrobasel, ce document présente les forces et faiblesses de l'agglomération trinationale bâloise. Edité à près de 400 000 exemplaires, il est encarté dans les principaux journaux régionaux. Les habitants sont ainsi sensibilisés aux défis à relever, des pistes leur sont proposées. Directeur du projet, l'économiste Christophe Koellreuter figure d'ailleurs dans la bande dessinée *MetroBasel*, où il brosse au lecteur le paysage socioéconomique de Bâle et de sa région.

En France, la réforme des collectivités territoriales est une des priorités du gouvernement. Les travaux menés par Metrobasel et Studio Basel à l'échelle de Bâle, de la Suisse mais aussi de villes comme Casablanca, Hong Kong ou Paris, constituent un passionnant réservoir d'idées pour penser le territoire de demain. ■

— www.eurodistrictbasel.eu —
— www.metrobasel.ch —
— www.studio-basel.com —



La Suisse, potentiels urbains selon ETH Studio Basel.
Rose : régions métropolitaines ; orange : réseaux urbains ; vert : zones calmes ;
bleu : stations alpines ; brun : friches alpines. DR

Des livres pour en savoir plus

Bâle et l'Europe. Une histoire culturelle,
par Alfred Berchtold, Payot, 1990.

La Suisse. Portrait urbain, par Roger Diener,
Jacques Herzog, Marcel Meili, Pierre de Meuron,
Christian Schmid, Birkhäuser, 2006.

MetroBasel. Un modèle de région métropolitaine,
idée et concept de Jacques Herzog,
Pierre de Meuron et Manuel Herz,
ETH Studio Basel, 2009.



Maurice Besset. DR

Hommage à Maurice Besset

Maurice Besset a transmis la passion de l'art contemporain à toute une génération. Ses anciens étudiants se réunissent à Paris pour évoquer l'homme qui les a formés et marqués.

— Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

■ Maurice Besset a été notre professeur d'histoire de l'art contemporain à l'université de Genève. En quelques années fabuleuses, il a su nous transmettre le virus de l'art contemporain. Parmi ses anciens étudiants, plusieurs générations d'historiens de l'art ont tissé une cartographie impressionnante dans différentes institutions artistiques. De nombreux directeurs, conservateurs, professeurs, chercheurs agissent ou ont agi dans de multiples contextes dont le musée d'Art contemporain de Lyon, le Musée de Grenoble, le Mudam au Luxembourg, le Mamco, le musée de la Croix-Rouge, la fondation Braillard et le Service du patrimoine à Genève, le musée des Beaux-arts de La Chaux-de-Fonds, le Moma à New York, l'université de Zurich, l'université de Lausanne, les éditions jrp|ringier à Zurich, etc.

Décédé en décembre 2008, à l'âge de 87 ans, Maurice Besset a laissé le souvenir d'un homme au caractère bien trempé et d'un travailleur acharné tout en restant éloigné des lumières médiatiques. Il a été l'exécuteur testamentaire de Le Corbusier, le directeur de l'Institut français d'Innsbruck, puis de la Maison de la France à Berlin. De 1969 à 1975, il dirige le musée de Grenoble, puis sera conservateur au musée d'Art moderne de la Ville de Paris. Il a été le premier professeur d'histoire de l'art en Europe en charge d'un enseignement spécifiquement dédié à l'art et à l'architecture contemporains, à l'université de Genève, entre 1975 et 1991. Il est également l'auteur de nombreux ouvrages, notamment sur Le Corbusier, et a été le commissaire de plus de 200 expositions, dont « *La Couleur seule* », présentée à Lyon en 1988 dans le cadre de l'Octobre des arts, manifestation qui préfigurait la Biennale de Lyon.

Après sa disparition, avec quelques amis et connaissances qui l'ont côtoyé, ainsi qu'avec sa fille Catherine Chambel, nous nous sommes demandé comment, en guise d'hommage, nous pourrions faire vivre au présent ce qu'il nous a transmis par le passé. En réponse, nous proposons de réunir des anciens étudiants, collaborateurs et amis de Maurice Besset au Centre culturel suisse à Paris. Ce sera une manière de rassembler, en un lieu et en un temps donné, une partie de cette formidable cartographie humaine et culturelle qui a été dessinée par celles et ceux qui ont eu la chance de le côtoyer. Ce moment s'annonce pour nous comme une expérience collective inédite et prometteuse dans le programme automnal du Centre culturel suisse qui fait la part belle à l'enseignement des arts. ■

SAMEDI 5 DÉCEMBRE / 12 H - 17 H

Rencontre autour de la figure de Maurice Besset



Le musicien à l'œuvre dans *INCIDENCE*. © Hassan Khan, 2008

Hassan Khan sur le pont des arts

L'artiste présente *INCIDENCE*, un concert avec projection qui raconte Le Caire. Il accompagne le lancement au CCS du livre *Of Bridges & Borders*, auquel il a participé. — Par Florence Gaillard

Hassan Khan est né en Égypte en 1975. Il se sert d'installations, d'images imprimées, de textes et de performances musicales pour aborder divers aspects de la réalité sociale qui l'entoure. Ses œuvres vidéo ont été présentées dans de nombreux festivals et musées comme le Centre Pompidou, le World Wide Video festival d'Amsterdam ou le Kunsten festival des arts de Bruxelles.

■ Performeur, écrivain, vidéaste, musicien, plasticien ? Tout cela conjointement. Inclassable, aurait-on dit longtemps. Aujourd'hui, on dira qu'Hassan Khan est un artiste contemporain qui emprunte, comme beaucoup et sans problème d'étiquette, de multiples canaux expressifs. « *Kompressor* », son exposition présentée au Plateau (Paris) en 2007, tentait de traduire les rêves nocturnes, les abordait comme un réservoir de nouvelles formes. Couleurs, sons, récits, énigmes. Khan cherche. Il vient du Caire, il y vit. Il connaît les arrières-banlieues, les repaires underground. Il élabore des dialogues entre musique et images, par des films qu'il réalise, des effets visuels, des compositions, des samples et des improvisations live. Parfois, ses langueurs planantes font croire à un dj nordique. Ailleurs, Khan injecte des sons qu'il emprunte à la sono mondiale pour composer un style propre. Comme quoi évoquer Le Caire n'implique pas forcément d'arabesques.

Khan met le doigt sur les tiraillements d'une ville ancienne et très moderne. Arabe, multiconfessionnelle. Imprégnée d'un Occident dont ne ressortent souvent que des faces criardes. Installé à l'intérieur du monstre urbain, Khan exprime ces pans d'identité composite. Questions de frontières et de ponts entre des territoires, entre des morceaux de soi.

Le concert d'Hassan Khan au Centre culturel suisse accompagne la sortie de *Of Bridges & Borders*, un livre conçu par Sigismond de Vajay avec le graphiste André Baldinger. Sigismond de Vajay, qui est-il ? Un jeune curateur en transit, un artiste qui vient d'élire domicile à

Buenos Aires après de longs séjours à Barcelone et Berlin. En Suisse, où il a grandi et s'est formé dans une école d'art, il a monté très jeune quantité d'expositions, de concerts et d'événements. En particulier au Toit du monde, lieu qu'il a porté haut jusqu'en 2002, dans la petite ville de Vevey. L'espace d'art a fermé mais la structure demeure : c'est sous ce nom que Sigismond publie *Of Bridges & Borders*.

Ponts et frontières. Le sujet est très vaste. Trop vaste ? « *C'est vrai, on dirait un nom de biennale !* », concède Sigismond de Vajay, attrapé en plein bouclage de livre. N'empêche, ces thèmes lui ont permis de réunir des artistes pointus dont il admire le travail. Tous font résonner le titre à leur façon. « *Certaines œuvres sont des projets déjà "historiques" comme le Mexican bridge de Chris Burden ou On translation. Miedo/Jauf d'Antoni Muntadas. D'autres sont produites par ou pour le livre, comme El Viaje de Bamba, de Josep Maria Martín, témoignage d'un Somali qui a voyagé sur une barque de fortune jusqu'en Espagne.* »

Claude Lévêque, Carsten Nicolai, Santiago Sierra, Hans Op de Beeck, Thomas Hirschhorn comptent parmi la trentaine d'artistes réunis dans le livre. « *C'est une base qui doit mener plus loin, provoquer des pensées et d'autres œuvres* », explique l'éditeur. Une prochaine étape s'annonce d'ores et déjà sous forme de grande exposition à Buenos Aires en 2010, pour le bicentenaire de l'Indépendance de l'Argentine. ■



JEUDI 22 OCTOBRE / 20 H
INCIDENCE (60') par Hassan Khan
et lancement du livre *Of Bridges & Borders*.
Soirée organisée en collaboration avec KBB
(Barcelone et Buenos Aires) et le Toit du monde (Vevey).

« L'avenir de l'art est dans la bâtardise »

Urs Stahel dirige le Fotomuseum Winterthur depuis son ouverture en 1993. Par sa manière audacieuse et novatrice de concevoir des expositions, il en a fait l'un des musées de photographie les plus importants à l'échelle internationale. — Par Florence Gaillard



Urs Stahel. DR

Né en 1953, Urs Stahel a une formation littéraire. Il a été journaliste, photographe, rédacteur entre autres pour le magazine *Du*, puis curateur free-lance. Il a aussi enseigné l'art contemporain et l'histoire de la photographie avant de diriger le Fotomuseum Winterthur depuis son ouverture en 1993. Il vit à Zurich.

■ « *Darksides II – Pouvoir photographique et violence, maladie et mort photographiées* ». C'est le titre de l'exposition présentée cet automne (jusqu'au 15 novembre) au Fotomuseum Winterthur. Et c'est emblématique d'un style : le Fotomuseum construit des événements ambitieux, autour d'une thématique forte, parfois provocante, qui rassemblent photos d'artistes, archives « industrielles » et iconographie anonyme. Cette approche contemporaine couplée à des expositions monographiques de grands auteurs, la présence aussi de la Fondation suisse pour la photographie sur le même site, font de Winterthur, à quelques kilomètres de Zurich, la capitale suisse de la photographie.

• Florence Gaillard / Winterthur abrite un nombre impressionnant de musées dont le désormais célèbre musée de la photographie. Comment la ville a-t-elle développé ce patrimoine culturel ?

• Urs Stahel / Winterthur est une ville bizarre. C'était la plus grande ville industrielle du pays et, sous des allures discrètes, un centre de commerce aussi.

La richesse artistique de Winterthur vient de la famille Reinhart, qui a collectionné des œuvres pendant un siècle. Il y a deux musées Reinhart à Winterthur. Le Fotomuseum a aussi été créé grâce au financement des Reinhart, mais sous la forme d'un mécénat moderne. Georg Reinhart ne voulait pas d'un musée de plus qui porte son nom ! Il a souhaité le contraire de ce qui se passe actuellement dans nombre de musées, où les mécènes s'affichent en grand. En trop grand.

• FG / Vous avez eu le privilège de participer à la conception architecturale du musée, entre 1991 et 1993. Comment avez-vous procédé ?

• US / Je me suis jeté à l'eau. Les éclairages, les températures idéales, l'articulation des espaces, j'ai tout appris en faisant. C'était génial de construire une telle maison ; la seule probablement que je construirais jamais... Pour y voir clair, j'ai beaucoup voyagé, en particulier aux Etats-Unis, et observé comment on exposait la photographie. J'y ai surtout appris ce que je ne voulais pas reproduire ici. Il était hors de question de faire un geste d'architecture spectaculaire, comme beaucoup de villes en demandent, et qui se serait avéré mal adapté au contenu. Il est très important, lorsqu'on pense expositions, de combattre l'architecte !

• FG / En vingt ans, la manière d'exposer et de considérer la photographie a-t-elle changé ?

• US / Oui. Nous avons conçu le musée comme un espace d'art contemporain. Nous sommes dans une ancienne usine textile, cet environnement industriel m'a toujours séduit. Nous avons créé des espaces de différentes tailles pour offrir différents degrés d'intimité et permettre au public d'être totalement concentré. Ça paraît évident aujourd'hui, mais au début des années 90 la photographie était encore traitée de façon très conservatrice. Exposée dans un esprit de salon, comme un élément décoratif. La photo avait toujours l'air d'être un objet du passé, et dans les musées, on la reléguait au sous-sol, dans des annexes. Une exposition prend sens lorsqu'un dialogue se crée entre le lieu, les images et les visiteurs. Trois cents photos alignées les unes à côté des autres ne font aucun sens. Mieux vaut s'installer confortablement dans un fauteuil et feuilleter un livre.

• FG / Qu'est-ce qui a permis à la photographie de gagner sa place dans les musées ?

• US / Pendant cent ans, la photo a eu une histoire parallèle à l'art, à l'exception du Bauhaus et des surréalistes, qui l'intégraient complètement dans leur démarche. C'est l'art contemporain qui, dès les années 50-60, avec des artistes comme Rauschenberg, a induit un nouveau regard sur la photographie et lui a permis de gagner la place qu'elle a aujourd'hui.

• FG / Vos expositions thématiques mêlent toutes sortes d'images, certaines très célèbres, historiques, d'autres anonymes. Pourquoi tenez-vous à cette mixité ?

US / Mon métier consiste à fouiller, à chercher hors des 0,5 % de photographies existantes, avalisées par le monde de l'art. Le but est de provoquer des tensions, des questionnements par l'image. Je souhaite

ce mélange où des photos de Cindy Sherman côtoient des reportages de presse, où *Le Bain de Tomoko*, image iconique de William Eugene Smith, est à côté d'archives médicales d'il y a un siècle. Il y a des auteurs mais aussi un immense pan de photographie que j'appelle « quotidienne », industrielle, médicale, policière, documentaire, etc. Il est important que ces photos dialoguent, se côtoient dans un rapport égalitaire. Ce type d'exposition est fondé sur une approche sociologique, avec des ouvertures de champs différents. Je suis convaincu que l'avenir est fondamentalement bâtarde.

- **FG** / *Néanmoins vous présentez aussi des expositions monographiques ?*
- **US** / Oui, je crois que c'est un bon équilibre. Je veux un musée aussi vivant que possible, où le public vienne, bien sûr. Une exposition rétrospective consacrée à une œuvre photographique, connue ou moins connue, est toujours appréciable.

- **FG** / *Le Fotomuseum constitue sa propre collection. Quelle est votre ligne ?*
- **US** / Nous ne constituons pas de collection historique. Le Fotomuseum est trop récent pour rivaliser dans cette veine-là : des photographies qui coûtaient 50 000 dollars il y a dix ans se vendent aujourd'hui 3 millions. Il nous faudrait économiser pendant trois ans pour nous payer une photographie de Paul Strand ! Donc nous nous consacrons uniquement à la photographie contemporaine, des années 60 à aujourd'hui – à l'exception près, des photos de Robert Frank réalisées dans les années 50. Nous n'achetons pas d'images isolées, toujours des ensembles, des séries. Et nous développons deux axes : photographie documentaire et art conceptuel. Nous avons aujourd'hui un fond d'environ 4 000 photos.

- **FG** / *En France, de nombreux événements mettent en avant la photographie. Mois de la photo, Paris Photo, sans compter d'importants rendez-vous à Arles ou Perpignan. Comment le zurichois que vous êtes voit-il la photographie française ? A-t-elle une identité propre ?*
- **US** / La France a été fortement marquée par la photographie humaniste. Henri Cartier-Bresson, Willy Ronis, qui vient de nous quitter, Edouard Boubat, etc. Pendant très longtemps, *Le Baiser de l'hôtel de ville* de Doisneau a été le symbole de la photographie française. Or cela date de 1950 ! On peut dire, et j'espère ne blesser personne, que la tradition a longtemps été rétro. Ça a changé bien sûr, là encore grâce à l'art contemporain. Patrick Tosani, Sophie Calle, Sophie Ristelhueber, Suzanne Lafont et beaucoup d'autres ont modifié radicalement le paysage.

- **FG** / *La société contemporaine est saturée d'images. Tellement qu'il est presque impossible de voir. Après seize ans au Fotomuseum, à quoi reconnaissez-vous une bonne photographie ?*
- **US** / Après tant d'années, je les renifle, je les sens ! Plus sérieusement, une bonne photo est une photo qui a sa propre raison d'être, qui se suffit à elle-même. Un objet intelligent qui offre des lectures à plusieurs niveaux, qui nous confronte à une réalité, à un élément structurel de nos sociétés. Comment la reconnaître ? J'aime les arts visuels, et une photo doit avant tout provoquer l'éveil de l'œil. J'ai aussi besoin de sentir un regard conscient de lui-même et de son objet : d'où parle celui qui photographie ? Que nous apporte son point de vue ? ■



Le Fotomuseum, un des nombreux lieux d'art de la ville. DR

WINTERTHOUR VILLE D'ART

Winterthur, près de Zurich, compte 17 musées pour 100 000 habitants. La ville abrite de très riches collections de peinture.

Pourquoi là ?

Parce qu'une famille Reinhart y a développé la compagnie Volkart, qui faisait commerce de coton et de denrées alimentaires, et a géré un temps 10 % du commerce mondial du café. Theodor Reinhart a soutenu des artistes, ses fils Georg et Oskar ont continué, achetant beaucoup de peintures de leur époque. Oskar a fait don de ses œuvres à sa ville et deux musées Reinhart se sont ouverts, un en 1951, l'autre en 1970. Sa collection compte le plus important ensemble d'art allemand du XIX^e siècle hors d'Allemagne et une des plus riches en peinture française (Courbet, Renoir, Manet, Sisley, Cézanne, etc). Winterthur a aussi bénéficié des donations de plusieurs autres importants collectionneurs.

Où voir quoi ?

Le Museum Oskar Reinhart am Stadtgarten et la Collection Oskar Reinhart à la Villa am Römerholz sont temporairement réunis (jusqu'en été 2010) pour cause de rénovations. Une sélection de toiles de maîtres anciens et de peintures allemandes et françaises des XIX^e et XX^e siècles, issues des collections Oskar Reinhart, sont pour la première fois présentées ensemble au Musée am Stadtgarten. www.museumoskarreinhart.ch

La Villa Flora, où est conservée la collection Hahnloser, présente des œuvres de Bonnard, Cézanne, Matisse, Redon, Renoir, Vuillard, Vallotton, etc.

Le Kunstmuseum compte une grande collection de peintures françaises du début du XX^e siècle, d'art moderne, d'art suisse (Anker, Hodler, Füssli), ainsi qu'un important ensemble contemporain international.

Le pôle photo

Outre le Fotomuseum, Winterthur abrite la Fondation suisse pour la photographie (Fotostiftung Schweiz), qui préserve et met en valeur les archives photographiques suisses, par des expositions notamment. Elle garde en dépôt des œuvres de Werner Bischof, Paul Senn ou Robert Frank, etc. Ensemble le Fotomuseum et la Fotostiftung, qui occupent 4 000 m², forment le plus important centre consacré à la photographie en Suisse. **FG**

**Journées de Théâtre
Contemporain — Suisse**
26 — 28 Novembre 2009
Genève — Lausanne

Les Journées de Théâtre Contemporain
2009 proposent trois jours durant
lesquels une dizaine de compagnies
de Suisse romande présentent leurs
récentes créations dans six théâtres
de Genève et de Lausanne.

Programme disponible sur
www.journees-theatre-contemporain.ch
Contact
info@journees-theatre-contemporain.ch



**BARBELO, À PROPOS
DE CHIENS ET D'ENFANTS**

de Biljana Srbljanovic
création française
mise en scène Anne Bisang
DU 29 SEPT. AU 18 OCT. 2009

ROBERTO ZUCCO

de Bernard-Marie Koltès
mise en scène Christophe Pertou
DU 28 OCT. AU 8 NOV. 2009

JOCASTE REINE

de Nancy Huston
mise en scène Gisèle Sallin
DU 19 AU 29 NOV. 2009

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

de Molière
mise en scène Jean-Claude Berutti
DU 8 AU 15 DÉC. 2009

LA
COMÉDIE
ROMANDE

S A I S O N 0 9 | 1 0

Donnons-nous rendez-vous !

ABONNEMENTS
WWW.COMEDIE.CH
T 022 809 60 72

BD DES PHILOSOPHES 6
1205 GENÈVE



| cycle FUTUR ANTÉRIEUR | séquence d'automne 2009 |

28 octobre 2009 – 17 janvier 2010

L'ESPÈCE DE CHOSE MÉLANCOLIE

7 expositions monographiques

Pierre-Olivier Arnaud

Marc Bauer

Cathryn Boch

Erik Bulatov

Alain Huck

Deimantas Narkevicius

Patrick Neu

et présentation des collections

mamco

Musée d'art moderne et contemporain,
10, rue des Vieux-Grenadiers, CH-1205 Genève
www.mamco.ch



Longue vue sur l'actualité culturelle suisse en France / Expositions



© Ugo Rondinone. Galerie Almine Rech, Paris-Bruxelles

UGO RONDINONE
Sunrise East / How does it feel?

Double événement parisien pour Ugo Rondinone, dont le travail récent prend des dimensions toujours plus spectaculaires et monumentales. *Sunrise East*, présenté au Jardin des Tuileries, est un ensemble de figures argentées. D'énigmatiques visages, aussi fortement expressifs qu'il est possible de l'être lorsqu'on n'a qu'une bouche et des yeux pour se différencier. A eux douze, il paraît qu'ils figurent les mois de l'année et le cycle des saisons. Rondinone livre ces portraits intrigants, monstres dionysiaques qui sourient tels les simples d'esprit, à qui l'essentiel est acquis. On retrouve le goût des masques, la figure du clown désenchanté cher à l'artiste, les totems d'une société disparue ou les poses d'un gamin traversé d'émotions. C'est carnaval, c'est l'Ile de Pâques, c'est le trait d'un artiste schwytois suspendu désormais entre New York et Zurich et évoluant dans les circuits tournoyants d'une carrière mondialisée. *How does it feel?*, nouvelle installation tout aussi vaste que la précédente, répond à une commande du Centre national des arts plastiques. La pièce est installée dans les nouveaux et très vastes espaces du Centquatre, repaire d'artistes en résidence et d'expositions, dans le XIX^e arrondissement. A la fois architecture et sculpture, parfaitement minimaliste, l'installation incite à se retirer du tohu-bohu tribal des espèces urbaines. Elle invite à l'écoute d'un monologue intérieur, avec des néons pour guides et des voix qui ne cessent de bruisser pour étouffer la peur qui, en dedans, frémit. **Florence Gaillard**
Paris, festival d'Automne, Le Centquatre et jardin des Tuileries, jusqu'au 15 novembre.
— www.festival-automne.com



© UB

LANG / BAUMANN
ET VINCENT GANIVET
Le Bel Accident

Formellement, ils semblent aux antipodes. Lang / Baumann affectionnent les couleurs vives inspirées de leur enfance dans les années 70, les matières lisses, les objets léchés, les espaces architecturaux ludiques (l'hôtel Everland installé sur le toit du palais de Tokyo). Dans un tout autre registre, Vincent

Ganivet travaille les matériaux bruts, primaires, suscite des atmosphères de chantier, avec les potentiels dangers et inconforts que cela implique. L'exposition de Poitiers est construite sur ces contrastes mais aussi sur une similarité entre ces artistes, à chercher dans leur mode d'organisation et de production, voire leur éthique de travail. Tant Lang / Baumann que Vincent Ganivet ont choisi l'indépendance, l'autogestion. Les uns dans une friche industrielle à Burgdorf, en Suisse alémanique, l'autre à Saint-Denis, en banlieue parisienne. Le Confort moderne semble alors le prolongement de ces milieux naturels respectifs. Une atmosphère d'atelier où des escaliers sans fin, des voûtes inopérantes, et des fontaines percées côtoient des objets vifs et hédonistes. **FG**
Poitiers, Le Confort moderne, jusqu'au 20 décembre.



DR

CHRISTOPH SCHIFFERLI
Books on books

Un livre ? Ça peut être un support documentaire d'images ou de textes, un objet d'art ou de curiosité. Ou un spécimen qu'un artiste observe, triture, représente dans ses œuvres. Après des expositions thématiques (*Dessine-moi un livre, Lignes multiples, Urbanscape*), des expositions consacrées à des éditeurs (jrp | ringier, Nieves)

ou à des artistes (Richard Long, Hamish Fulton, Christopher Wool), la galerie Daviet-Thery confie à Christoph Schifferli la conception de l'exposition *Books on books*. Artiste et collectionneur, Christoph Schifferli construit ici un parcours thématique où entrevoir certaines fonctions et représentations originales du livre dans les arts visuels. Schifferli tourne autour du sujet depuis des années. Collectionneur de photographies et de livres d'artistes des années 60 à nos jours, il chérit les images tirées du cinéma, dont une collection d'images de *Metropolis*, et les revues cultes, comme le magazine japonais *Provoke*, dont il a assuré la réédition. **FG**
Paris, galerie Daviet-Thery, jusqu'au 7 novembre.
— www.daviet-thery.com



© Steven Parrino, Courtesy Art & Public, Genève

OLIVIER MOSSET
Portrait de l'artiste
en motocycliste

D'emblée, préciser : malgré l'intitulé, le Magasin de Grenoble ne présente pas d'œuvres d'Olivier Mosset, l'artiste suisse installé en Arizona. Il s'agit plutôt d'un hommage en creux. Assemblage d'œuvres signées par d'autres que lui, qui dessinerait cet étonnant « portrait de l'artiste en motocycliste ». Les artistes convoqués, toutes générations

confondues, vont de Andy Warhol à Carl André, en passant par John Armleder, Christian Marclay ou le collectif vaudois 1m³ pour les plus jeunes. Autant de créateurs avec qui Olivier Mosset entretient des liens serrés. Soit parce qu'il collectionne leurs œuvres, soit qu'il pratique l'échange ou se sent familier de leur démarche. Les pièces de cette collection ont été léguées ou déposées par Mosset au musée des Beaux-Arts de La Chaux-de-Fonds, au MAMCO de Genève, au Consortium de Dijon ou encore à Tucson, en Arizona. Une première salle s'attarde sur les origines, avec des gravures reçues de son grand-père. Une autre rassemble des portraits de Mosset par Steven Parrino ou Walter Steding. On découvre ailleurs les citations, les emprunts et même les copies, sans oublier l'attachement indéfectible d'Olivier Mosset au motocyclisme. **FG**
Grenoble, CNAC Le Magasin, jusqu'au 3 janvier 2010.
— www.magasin-cnac.org



© Baudevin, Courtesy art: concept, Paris

FRANCIS BAUDEVIN
Novembre

Il n'est pas un seul jour sans géométrie ni musique. Ainsi, Francis Baudevin chemine depuis plus de vingt ans dans une forêt de signes que distille un quotidien estampillé de formes géométriques. L'artiste en extrait parcimonieusement certains codes : des motifs issus de la culture populaire, d'emballages de médicaments, de cahiers d'école ou de couvertures de livres qu'il isole, combine et sample.

L'identification des sources ou l'impression de « déjà-vu » que provoquent ces pièces ne sont pas les préoccupations premières du peintre. Au jeu des références, il préfère plutôt celui des abstractions géométriques. Pour son exposition à la galerie art: concept à Paris, Francis Baudevin présente pour la première fois en France un pan important de son travail intimement lié à la musique. Partant de la pochette d'une compilation de musique rock-soul américaine qu'on se procurerait dans n'importe quelle boutique de station-service aux Etats-Unis, il se saisit des couleurs et des formes de la couverture et les rejoue sur les murs de la galerie. Etablissant une sorte de grille à la Sol Lewitt, il reformule l'espace dans lequel il déploie ces motifs. **Florence Grivel**
Paris, galerie art: concept, du 14 novembre au 2 janvier 2010.
— www.galerieartconcept.com

Scènes



© Isabelle Daccord

JOCASTE REINE
Nancy Huston / Gisèle Sallin

Nombre de personnages du théâtre antique ont fait l’objet de relectures et de réécritures. Gisèle Sallin, metteur en scène et directrice du théâtre des Osses à Fribourg, s’est interrogée sur le personnage de Jocaste, mère d’Œdipe qui, dans la pièce de Sophocle, finit pendue sans plus de discours. Or Gisèle Sallin n’a trouvé aucune pièce qui donne la parole à Jocaste. Elle a eu la belle idée de contacter Nancy Huston, pour qu’elle la fasse enfin parler. Superbe défi ! La romancière a d’abord été réticente : *« Ce personnage n’était-il pas justement un peu trop “hustonien” ? »*, avoue-t-elle, craignant d’être cataloguée comme l’écrivain des maternités tragiques. Puis elle s’est laissée tenter, forcément. Elle écrit alors *Jocaste Reine*, relisant pour ce faire Henry Bauchau, Sophocle et Freud. Voilà donc, sur scène, Jocaste, mère de quatre enfants, reine et épouse, qui soigne sa ville malade de la peste. Elle bouscule en douceur, par ses confidences à d’autres femmes, les mythes anciens et récents, lâche quelques secrets de famille et observations sur les destinées des femmes. *« Je me suis dit qu’il n’était pas seulement possible mais important d’entendre enfin ce qui se disait, non pas sur le parvis du palais, en public, mais dans l’intimité des chambres, des cuisines, des coulisses. Et sans rien changer aux événements de l’histoire d’Œdipe, j’ai vu son sens se transformer du tout au tout »*, dit aujourd’hui Nancy Huston. On se réjouit de découvrir sa « parole donnée », qui prend la forme d’une tragicomédie. D’autant plus que pour compléter ce beau projet dramaturgique, le théâtre des Osses, en coproduction avec la Comédie de Genève, monte en contrepoint *Œdipe Roi* de Sophocle, dans la traduction d’André Bonnard. Florence Gaillard
Montpellier, Domaine d’O, du 15 au 18 décembre.

— www.theatreosses.ch
www.comedie.ch
www.domaine-do-34.eu —



© Isabelle Meister

LLÁMAME MARIACHI
La Ribot

En plus de La Ribot, de ses interprètes, Marie-Caroline Hominal et Delphine Rosay, il y a sur la scène de *Llámame mariachi* une présence forte : les images captées par une caméra qui ambitionne de transmettre l’expérience de la danse. De tout près, de dedans, presque. Le corps est l’instrument qui doit trouver sa place dans l’espace. La caméra rend compte de cette quête du corps dansant,

et souligne volontiers ses errances : imprévus, approximations, tentations. Invitée du festival d’Automne, La Ribot développe dans sa dernière création une recherche déjà abordée avec *Pa amb tomàquet* sur l’image et le dispositif réflexif. Elle pousse celui-ci dans ses retranchements, le presse de multiplier les points de vue et de capter les détails. Dans un spectacle de danse qui, malgré son nom, a peu à voir avec une envolée de cuivres mexicains, les images amènent les changements d’échelle, des cadrages qui bouleversent la perception, la régénèrent aussi. FG

Paris, festival d’Automne, Centre Pompidou, du 11 au 14 novembre.

— www.festival-automne.com
www.laribot —



© Pierre Nydegger

SONO QUI PER L’AMORE
Massimo Furlan

Massimo Furlan tient par le cou les mythes, les archétypes, les forces qui peuplent l’imaginaire des humains, hauts comme trois – ou trente – pommes. Il y a quelques années, ce plasticien était révélé comme performeur en rejoignant au parc des Princes la finale de la Coupe du monde de football 1982. Il a ensuite revêtu la cape de Superman. Cela, déjà, voulait rendre compte de l’impact

massif de certains événements – vitaux, anodins, ludiques – sur une enfance, la sienne ou la nôtre. Dans *Sono qui per l’amore*, où il convoque neuf acteurs, complices, parents et amis, le metteur en scène lausannois prend la mesure des peurs qui tenaillent les êtres en construction. C’est un superbe spectacle d’enfance, poétique et hautement visuel, pas forcément un spectacle pour enfants. Car les tableaux vivants de Massimo Furlan traduisent, en les incarnant, l’abandon, le phantasme amoureux, les liens qui rassurent ou étouffent. Ils prennent des formes souvent monstrueuses, tout comme dans les contes. Pas de paroles, peu de gestes, des sons parfois assourdissants. Des fées, des dragons hideux, des princes sous le joug trivial des tâches quotidiennes. Et des démons à combattre pour sauver et alimenter, à tout âge, le bel amour qui tient les humains en vie. FG
Douai, L’Hippodrome, 16 et 17 octobre.



© Marc Vanappelghem

CANDIDE
Voltaire / Yves Laplace

Voltaire a publié *Candide* à Genève il y a 250 ans. C’est de là, plus précisément du théâtre de Carouge, sous la plume de l’écrivain Yves Laplace, que *Candide* repart pour un tour du monde. Et ce monde

n’a pas cessé d’être affolant. Dans la mise en scène d’Hervé Loichemol, *Candide* est toujours l’amoureux optimiste et vaillant de Voltaire. Il a l’âme blanche, curieuse et réactive, et ici la peau noire. C’est le magnifique comédien William Nadylam, fidèle de Peter Brook, qui incarne ce *Candide* épique, qui voyage dans les décors combinatoires de Pierre-André Weitz, habituellement scénographe d’Olivier Py. La fable est souple et terrible, le piquant voltérien pointe dans les dialogues de Laplace. Et même si le monde est calciné, *Candide* déniaisé invite à danser dessus. Ce n’est pas chez lui de l’optimisme béat, mais la résistance de celui qui choisit de voir et de rire. FG
Montreuil, Nouveau théâtre de Montreuil, du 12 novembre au 8 décembre.
Cluses, Allobroges centre culturel, le 12 décembre.
Dijon, théâtre des Feuillants, les 15 et 16 décembre.



© Thierry Buret

BLACK SWAN
Gilles Jobin

Avec son univers formel bien particulier, Gilles Jobin est l’un des chorégraphes suisses les plus respectés, et l’un des plus régulièrement présents sur les scènes étrangères. Son *Black Swan* a été conçu comme une ode au mouvement.

Des cloches sonnent, dans une belle bande-son de Cristian Vogel. Des lapins jouent. Il y a de l’enfance et des bribes de fantastique. Mais il n’y a ni fable ni discours, même si le cygne noir qui donne son titre à la pièce emprunte à la philosophie. John Stuart Mill puis Karl Popper ont fait de cet animal rare le symbole de théories sur la puissance de l’improbable, sur l’impossibilité de prévoir à coup sûr, voire d’affirmer une vérité. Le cygne noir symbolise alors l’inattendu, la vérité inquiétante qui déstabilise nos convictions. Mais peu importe ! Il s’agit ici de danse, la théorie est en amont, pas sur scène. Gilles Jobin et ses danseurs s’en inspirent mais s’en libèrent aussi pour quêter la vérité surprenante des gestes. FG
Paris, théâtre de la Ville, les 1, 3, 4 et 5 décembre.

Scènes



© Raoul Gilbert

MADE IN PARADISE
Yan Duyvendak, Omar Ghayatt
et Nicole Borgeat

On est loin du paradis. Reste qu'il est possible de se rencontrer, de se raconter, sur Terre. Même pour échanger sur un sujet aussi sensible que la peur de l'Islam. *Made in Paradise* résulte de la rencontre, au Caire, des performeurs Yan Duyvendak, vivant à Genève, et Omar Ghayatt, qui travaille en Egypte. Construit avec la dramaturge Nicole Borgeat,

le spectacle est hors catégories. Il tient du théâtre participatif et du jeu collectif, car le public choisit les performances qu'il souhaite voir. Par exemple, *Le moment dont tout le monde se souvient*, référence à ce 11 septembre 2001 où se superposent réalité privée et choc collectif. Ou *Burqa*, qui fait la liste des préjugés réciproques que s'adresse le quidam occidental et musulman. La force réside dans les témoignages entendus, très personnels. Ils créent un lien intime entre acteurs et public et désagrègent nos idées reçues, comme chaque fois que les individus ne sont plus des idées mais des « je ». FG

Bordeaux, Le Carré des Jalles, du 13 au 15 novembre.
— www.carredesjalles.org
Paris, La Ménagerie de verre, festival Les Inaccoutumées, les 20 et 21 novembre.
— www.menagerie-de-verre.org
Reims, Le Manège, le 10 décembre.
— www.manegeidereims.com



© Mario Del Curto

LE CONTE D'HIVER
Shakespeare / Lilo Baur

Tout comme *Othello*, *Le Conte d'hiver* est un drame de la jalousie. Léontes, roi de Sicile, croit sa femme adultère et provoque sa mort. Mais contrairement à *Othello*, *Le Conte d'hiver* évolue en tragicomédie où le rachat s'avère possible. Il y a donc du réconfort dans ce Shakespeare tardif, présenté dans la traduction française de Koltès. « *La quête des frontières et des limites*

des émotions humaines provoque l'imaginaire et la folie du jeu du comédien », explique la metteur en scène suisse Lilo Baur, qui fut plusieurs fois comédienne pour Peter Brook, après une impressionnante carrière dans le théâtre anglo-saxon. Elle a procédé par imprégnation, par longues séances d'improvisation pour ce *Conte d'hiver* qui est aussi un grand texte sur l'illusion théâtrale. FG

Toulouse, Théâtre national, du 14 au 18 octobre.
Sète, Théâtre, les 21 et 22 octobre.
Tournai, Maison de la culture, du 27 au 30 octobre.
Combs-la-Ville, Scène nationale de Sénart, du 5 au 7 novembre.
Le Mans, L'Espal, du 11 au 13 novembre.
Colombes, L'Avant-Seine, le 28 novembre.
Martignes, théâtre des Salins, les 1^{er} et 2 décembre.
Caen, théâtre de Caen, du 8 au 10 décembre.
Bordeaux, TnBA, du 13 au 16 décembre.



© Marc Vanappelpghem

LE JEU DE L'AMOUR
ET DU HASARD
Marivaux / Liermier

Marivaux serait-il une épreuve obligatoire pour metteur en scène ambitieux ? Pour sa première mise en scène en tant que directeur du théâtre de Carouge, Jean Liermier tenait fort à cet hommage au théâtre classique. Il en fait presque

un manifeste, l'interprétation d'une partition ancienne dont les échos échappent au temps. Que nous dit encore Marivaux en 2009 ? La commedia dell'arte et le drame bourgeois n'ont-ils pas donné tout leur jus ? Le talent de Liermier prouve que non. En 1730 comme aujourd'hui demeure la possibilité d'un ordre à renverser, la respiration d'un carnaval. Et le sentiment amoureux, ses feintes et ses revers ne s'encombrent pas de l'histoire du théâtre pour s'inventer chaque jour. Silvia s'inquiète de la sincérité de Dorante et le met à l'épreuve. Entrent en scène les doublures, la servante, le valet et les pères. Le réel vacille, littéralement et les trappes avalent... FG

Saint-Denis, théâtre Gérard Philipe, du 10 novembre au 6 décembre.
Flers, Forum de Flers, le 9 décembre.

Cinéma



28

RÉTROSPECTIVE CINÉMA SUISSE
Festival international du film de Belfort – Entrevues

Créé par Janine Bazin en 1986, Entrevues est un festival dont la compétition est ouverte aux premiers longs et courts métrages de cinéastes de fictions et de documentaires. Il a ainsi sélectionné les premiers films de cinéastes français et étrangers aujourd'hui reconnus comme les frères Larrieu, Claire Simon, Lars von Trier ou Chen Kaige... A côté de la compétition, le festival organise des rétrospectives et des hommages qui permettent de (re)parcourir divers chemins de l'histoire du cinéma. Cette année, la section « Je me souviens » présente près de trente films réalisés par une dizaine de cinéastes suisses entre 1964 et 1984 et rassemblés sous l'appellation de « Nouveau Cinéma suisse ».

Les spectateurs pourront ainsi voir ou revoir des chefs-d'œuvre du « groupe des 5 » : Alain Tanner et Michel Soutter bien sûr, mais aussi Claude Goretta, Francis Reusser et Yves Yersin, auxquels s'ajoutent, bien qu'ils n'appartiennent pas à proprement parler au groupe, Simon Edelstein et Jean-Louis Roy. Formés les uns à l'école anglaise, les autres par la télévision, ces cinéastes ont créé dans l'élan de la Nouvelle Vague et des films à petit budget. Ils ont donné à voir une image non folklorique, une image critique de la Suisse contemporaine. Peinture sans complaisance, pleine d'humour souvent, d'ironie, voire de poésie. Comme le dit Freddy Buache, figure historique de la Cinémathèque suisse, ce cinéma voulait « *montrer ce qui se cache derrière le bonheur béat, faire le détour par l'arrière-cour* » en racontant des histoires de marginaux, de rêveurs, de personnages en rupture, de personnages auxquels en tout cas le cinéma traditionnel n'avait jamais accordé attention. Et si ce cinéma a trouvé son public, c'est aussi parce que ces personnages ont été servis par de grands comédiens. Des acteurs suisses comme Jean-Luc Bideau et Jacques Denis, mais aussi français comme Bulle Ogier, Isabelle Huppert, Miou-Miou, Jean-Louis Trintignant et Philippe Léotard qui amenaient avec eux une nouvelle façon d'être à l'écran... Le festival de Belfort ne se contente pas d'un panorama de cinéma suisse romand, il donne la place qui leur revient aux cinéastes alémaniques les plus importants. Alexandre Seiler, Richard Dindo et Fredi Murer ont été chacun à leur manière engagés dans le dépoussiérage de l'histoire et de l'imagerie helvétique avec la volonté de montrer les tensions propres à un pays que beaucoup considèrent comme sans histoires. Cerise sur le gâteau, trois films de Daniel Schmidt sont aussi présentés. Inclassable, relevant à la fois de l'opéra et de la chorégraphie, son cinéma ancré dans des rituels qui effacent toute frontière entre imaginaire et réalité conserve une force toujours hypnotique. L'histoire du cinéma suisse ne s'est pas arrêtée en 1984. Le festival a également fait le choix de cinq films plus récents, signés Christian Schaub, Christine Pascal, Jean-Stéphane Bron, Jeanne Waltz et Lionel Baier. **Serge Lachat**

Belfort, Cinéma Pathé, du 28 novembre au 6 décembre.

— www.festival-entrevues.com

Musique



THE YOUNG GODS PLAY WOODSTOCK

L'ancêtre de tous les festivals d'été? Woodstock. On sait, parce que l'événement d'août 1969 s'est immédiatement mué en légende, la horde pacifique de festivaliers, dix fois plus nombreuse que prévue, on sait l'iconographie baba, Jimi Hendrix, The Who, Joan Baez et Janis Joplin, Richie Havens clamant sans fin *Freedom*. De l'autre côté de l'Atlantique, peu après 1969, un petit garçon découvre les disques de ceux qui ont « fait » Woodstock. « *Hendrix, Santana, ce sont eux qui nous ont donné l'envie d'être musiciens* », se souvient aujourd'hui Franz Treichler, le leader des Young Gods. Le groupe a plus de vingt ans et est une légende, lui aussi. Côté rock industriel, lyrisme psychédélique, usage pionnier de samples et appropriations fulgurantes de la musique des autres. En 2005, la ville de Genève demandait aux Young Gods un spectacle à partir d'un film dont le groupe recréerait la bande-son. Un film muet, du noir-blanc et les Young Gods dessus, c'était l'idée. Mais les musiciens ont choisi le documentaire, signé Michael Wadleigh, qui montre Woodstock côté scène, côté prairie, côté campement. Pas du tout muet, déjà plein de musiques. Franz Treichler, Al Comet et Bernard Trontin se sont donc emparé d'un matériel chargé. Ils ont réduit le documentaire à 80 minutes. Et invité dans leur collage l'inénarrable Erika Stucky, yodleuse décapée. Certaines chansons sont calquées sur l'original, d'autres sont réinventées, dans la veine lyrico-métallique du groupe fribourgeois. Les sons des embouteillages, du public ou des fermiers incrédules donnent matière à des compositions et à des remixages, autant que les chansons. C'est joyeux, intense et plein, avec toute la créativité et l'irrévérence qu'il faut pour éviter l'hommage nostalgique et la béatification des icônes. FG

Paris, Cité de la musique, le 5 décembre.

— www.cite-musique.fr
www.younggods.com —



PASCAL AUBERSON
Kélomès

C'est vrai ça, quel homme est-ce? Comment résumer ce qui a déjà la taille d'une pleine vie? Pascal Auberson était star à 25 ans, polyinstrumentiste doué, chanteur à aura magna, avec voie tracée dans ce qui portait encore majuscules il y a trente ans: la Chanson Française. Il a pris la tangeante de cette voie élyséenne pour tenter la musique en profondeur, l'expérimentation

au quotidien, à Lausanne. Il a composé pour des danseurs, côtoyé d'éternels amis jazzmen, cherché des paix d'anachorète. Auberson le grand, fabuleux homme de scène, a désormais les cheveux blancs. Il cultive une allure de vieux sage même s'il n'en a pas tout à fait l'âge encore. Il sort ce nouveau disque, *Kélomès*, et monte sur scène en compagnie de Pierre Audétat (piano et arrangements), Christophe Calpini (venu de la scène électro, arrangeur de *L'Imprudence* de Bashung), et un jeune César Auberson qui préfère le saxophone à l'étalage de sa filiation. L'Ange rebelle repart donc sur les chemins. Ou ne serait-ce pas plutôt qu'Ulysse rentre enfin à la maison: sur scène, en grand, devant un parterre d'envoûtés retrouvés? FG

Paris, Alhambra, les 12 et 13 novembre.

Sortie de l'album le 15 octobre.

— www.pascalauberson.ch



SAMUEL BLASER

Samuel Blaser a osé récemment un album de trombone solo (*Solo bone*), ce qui n'est pas l'audace du premier jeune souffleur venu. Il a coulé en scène en compagnie du percussionniste Pierre Favre ou en duo avec Malcolm Braff, pianiste sourcier dont on ne dira jamais assez la généreuse inventivité. Samuel Blaser, c'est un enfant de La Chaux-de-Fonds, ville haute du canton de Neuchâtel, austère

comme une petite Liverpool horlogère, créative comme une ville cadette et rebelle. Le tromboniste est parti pour New York, logique, puis à Berlin, logique aussi lorsqu'on a faim d'Europe en ébullition. Il s'est construit une expérience de prodige hyperactif, une réputation de cas rare qu'il s'agit de suivre. Il goûte au burlesque qui suinte naturellement de son instrument potache, mais aussi à des soliloques poétiques et à des beautés cassées. Il sort un nouvel album cet automne, *Pieces of Old Sky*, qui laisse entrevoir des quêtes mystiques sur fond de béton métropolitain. Avec son quartet cette fois-ci. C'est dans cette configuration qu'il fait un détour par Strasbourg. FG

Strasbourg, Jazz d'or, le 17 novembre.

— www.jazzdor.com



LEE VAN DOWSKI

D'ordinaire, il faut de l'endurance pour suivre un set de Lee Van Dowski. Le dj genevois aime jouer longtemps et tard. C'est aux horaires *after*, dans les villes où la fête ne cesse jamais, que le tempo modéré de sa house minimale funky réjouit des clubbeurs rassasiés par une nuit de beats agressifs. Du coup, on est curieux de voir comment

il va s'adapter aux horaires très parisiens du Régine. Découvert avec la deuxième vague de dj genevois, qui s'est développée dans le sillage de Miss Kittin, Lee Van Dowski est devenu un pilier de Cadenza Records, le label de Luciano, la star helvético-chilienne. Il joue dans les grands clubs de la planète: le Panorama Bar à Berlin, le Fabric à Londres, Weetamix à Genève. Producteur prolifique, il a déjà sorti huit titres cette année, dont le remarqué « *The Variable Man* ». Un morceau dont le nom s'inspire d'un roman de Philip K. Dick et qui fait converger de manière amusante plusieurs voix masculines hachées, des lignes mélodiques et des bip-bip jusqu'à une incandescence libératrice. Un titre à la fois finaud et élégant, à l'image de Lee, prince érudit de la nuit et du petit matin.

Sylvain Ménétrey

Paris, Le Régine, le 13 novembre.



MR FRESH
Hell's Kitchen

A force d'entendre les mélopées formatées d'Eric Clapton, on avait un peu oublié que le blues vient de l'expression « *blue devils* ». Les Hell's Kitchen se chargent de nous remémorer cette dimension luciférienne de la musique des esclaves. Le trio genevois s'est réapproprié la formule de Kurt Cobain qui voulait déjà « *déclaptoniser le blues* ». Habités, suant eau et sang sur scène,

les Hell's Kitchen ravivent donc les flammes, leurs performances scéniques explosives prenant un furieux air de messes noires cathartiques. En tournée en France, les Genevois défendent leur second brûlot *Mr Fresh* avec contrebasse, percussions en tous genres (couverts de poubelles, tuyaux) et guitare. Sur cette machinerie au son cabossé se pose le chant funèbre de Bertrand Monney qui alterne entre nostalgie des premiers âges du blues et expression plus brute et punk. Bleu mais cramé. SM

Limoges, Fédération Hiero le 12 novembre.

Blois, Chato'Do, le 13 novembre.

Quessoy, festival Son'Automne, le 14 novembre.

Paris, Les Trois Baudets, le 16 décembre
(avec les Genevois de Mama Rosin, groupe de musique cajun).

Littérature Les livres, disques et DVD présentés dans nos pages MADE IN CH sont disponibles à la bibliothèque du Centre culturel suisse.



EFINA
Noëlle Revaz

Sept ans déjà depuis le coup d’éclat de *Rapport aux bêtes*. Dans ce premier roman, Noëlle Revaz créait un langage « paysan », éloigné de tout réalisme, mais d’une force et d’une étrangeté qui ont séduit Gallimard, fasciné par la suite de nombreux lecteurs, et choqué d’autres. Depuis, Noëlle Revaz a écrit pour la radio et le théâtre. Elle fait partie de « Bern ist überall », un groupe d’auteurs qui privilégie les performances collectives, sonores et musicales.

Efina, par contre, est très écrit et se déroule presque entièrement par lettres. Si *Rapport aux bêtes* pouvait faire penser à un avatar rural de *Théorème* de Pasolini, ce deuxième roman renverrait plutôt aux *Liaisons dangereuses*. Efina est une jeune femme dont nous ne saurons que très peu. Au cours du roman, elle aura un enfant, des chiens, des amants et même un mari, mais tout cela reste une abstraction. Non, ce qui compte, c’est la correspondance qu’elle entretient avec T. C’est un comédien connu, voire célèbre, un séducteur. Mais il vieillit et décline au fil des pages. De lui, nous savons encore moins. Efina et T sont comme aimantés l’un par l’autre mais leur échange est placé sous le signe de la dénégaration : je t’aime, moi non plus. Le narrateur nous laisse lire bon nombre de ces missives. Sont-elles réelles ou fantasmées ? Atteignent-elles leur destinataire ou tombent-elles dans un trou d’oubli ? Les rencontres entre Efina et T, leur liaison intermittente relèvent-elles du rêve ou du cauchemar ? Ils semblent n’exister que dans la négation de leur lien.

L’écriture de Noëlle Revaz est sèche, précise. Sa scansion parfois surprend. Les lettres sont des bijoux d’ambiguïté, souvent perverses, parfois naïves, et même touchantes. De beaux exercices de style. *Efina* est une variation alerte, drôle et mélancolique aussi, sur les ambivalences du cœur, sur le sentiment et la vérité. **Isabelle Rüf**

Editions Gallimard.

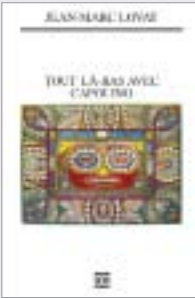


CENT JOURS, CENT NUITS
Lukas Bärfuss

Quelle est la part de responsabilité de la Suisse dans le génocide rwandais ? Elle est grande, répond Lukas Bärfuss dans *Cent jours, cent nuits (Hundert Tage)*, l’un des rares livres à avoir créé un débat politique dans la Confédération. C’était en 2008. En 2009, le livre se voit attribuer le prix Schiller et paraît en français. Depuis 1962, la Suisse a été très engagée au Rwanda et, via

la Direction du développement et de la coopération (DDC), elle a soutenu Juvénal Habyarimana, dictateur dont l’assassinat en avril 1994 fut l’élément déclencheur du génocide qui coûta la vie à un million de personnes. Bärfuss nous donne à vivre les « cent jours » de génocide via David, un collaborateur de la DDC qui refuse de se faire évacuer pour retrouver la femme qu’il aime : Agathe, fille d’un fonctionnaire du pouvoir en place. Plus l’horreur progresse, moins il comprend sa maîtresse. Elle l’entraîne dans une sexualité déchaînée et lui devient aussi étrangère et effrayante que la terre d’Afrique qu’il croyait comprendre et aider. Avec ce roman d’une grande précision historique, Bärfuss démontre de façon implacable comment on en vient à faire le mal alors qu’on croyait faire le bien. **Sandrine Fabbri**

Editions de L’Arche, traduction de **Bernard Chartreux** et **Eberhard Spreng**.



TOUT LÀ-BAS AVEC CAPOLINO
Jean-Marc Lovay

Comme tous les précédents, le dixième roman de Jean-Marc Lovay dessine le tracé d’une rivière qu’il est illusoire de vouloir cartographier. La phrase avance en spirale, qui se déploie en affluents, par glissements vers l’avant et vers l’arrière, répétitions et contradictions, renversement des perspectives. Le plus sûr est de se soumettre à ce rythme

immédiatement reconnaissable, de se laisser dévaler sur « le toboggan des images ». Les catégories habituelles de temps et d’espace ne fonctionnent plus. La frontière entre le végétal, l’animal, le cosmique et l’humain se dissout. La ligne d’horizon éprouve des sentiments, et même « le libre lit penseur » suit son bon plaisir. Les pleurs et les rires se conjuguent dans une seule musique. Capolino l’inventeur est capable « de partir et de repartir plusieurs fois dans des lieux d’où personne ne revenait jamais et de presque toujours pouvoir en revenir ». Son visage, dont prend soin Djinjé, la remodeleuse de visages, se confond avec celui du narrateur, dans un jeu troublant d’identités. Dans ses derniers livres, Lovay le montagnard semblait très angoissé par l’état de la planète. Il semble aujourd’hui plus préoccupé de déjouer la finitude. **IR**

Editions Zoé.



À MA FENÊTRE
Luc Bondy

Luc Bondy est célèbre pour être le metteur en scène des intimes variations de l’âme, le passeur sur scène des textes de Schnitzler, Ibsen, Shakespeare ou Botho Strauss. On sait moins que ce Zurichois est un auteur tout aussi raffiné. De lui, Christian Bourgois a déjà publié *Mes Dibbouks*,

dans lequel il raconte sa formation à Paris. Il publie aujourd’hui *A ma fenêtre*, délicieux roman qui détourne l’autobiographie pour s’évader dans la fantaisie douce-amère. Ayant de « l’énergie, mais pas d’espoir », le narrateur qui a l’âge de l’auteur mais n’en porte pas le nom et n’est que le « collaborateur » d’un célèbre metteur en scène, médite à sa fenêtre sur le sens de la vie. Autour de son corps souffrant tournent des figures importantes. Il convoque ses parents et ses grands-parents, juifs rescapés, les femmes qu’il a aimées, les amis essentiels, l’art de la mise en scène dont il prédit la fin. Il faut absolument découvrir Luc Bondy l’écrivain, aussi bouleversant dans ses livres qu’au théâtre. **SF**

Christian Bourgois Editeur, traduction d’Olivier Mannoni.



QUALUNQUE SIA IL NOME / QUEL QUE SOIT LE NOM
Pierre Lepori

Tessinois, Pierre Lepori vit à Lausanne. Il est journaliste, traducteur (de Gustave Roud, de Grisélidis Réal), il dirige la revue *Viceversa Letteratura* et il a lancé récemment *L’Hétérographe, revue des homolittératures ou pas*. Écrivain, il publie de la prose et surtout de la poésie, dont ce magnifique recueil que l’on découvre aujourd’hui

en édition bilingue : *Quel que soit le nom*. Ses figures tutélaires sont Montale, Pavese, Ingeborg Bachmann ou Margherita Guidacci qu’il cite, et à laquelle il doit son titre. Pour lutter contre le silence, l’immobilité, l’effroi, il faut nommer, dire. Ce n’est qu’ainsi que l’existence menacée par la lumière comme par les ombres peut trouver sa place dans l’univers – il parle de « la trêve d’être vivant entre la dernière lumière et le noir ». Dans sa préface à l’édition en italien (Casagrande 2003, prix Schiller 2004), Fabio Pusterla écrit que l’une des ambitions poétiques de Pierre Lepori est de passer de la douleur privée à l’horizon politique. Donc de passer de la solitude du « je » à la force de dire « nous », « nous tous » étant les derniers mots du recueil. **SF**

Editions d’En bas, traduction de Mathilde Vischer, édition bilingue français-italien.

Livres d’art



DAS
Silvia Bächli

Dans le brouhaha des *giardini* vénitiens, le pavillon suisse investi par Silvia Bächli résonne d’un silence. Un silence nourri de clarté et d’errance fécondes. Et un climat prolongé par le livre consacré à l’artiste suisse-alsacienne, publié à l’occasion de sa participation à la 53^e Biennale d’art contemporain de Venise. Trois lettres se détachent de la couverture : « das », en minuscule, posé sur un horizon glacé, délimité par une ligne foncée, à l’épaisseur incertaine mais étonnamment assurée. Partant du paysage capturé par l’objectif de l’artiste lors d’une résidence en Islande, le lecteur embarque pour un voyage long d’une année au cœur de la gestation et de l’élaboration du pavillon suisse. Cela, à travers les photographies prises dans les deux ateliers de Silvia Bächli : l’atelier temporaire de Seydisfjörður et celui de Bâle. Palissades boisées, couleur vert d’eau et blanc pour le premier, murs blancs et verrière zénithale pour l’autre. Dans une syntaxe propre à l’artiste, dérivant des murs jusqu’aux tables de travail, des dessins de formats divers offrent des séquences où l’interprétation narrative n’est peut-être pas la meilleure des clés. Comme unique boussole, ce « das », qui contient autant de possibles que ceux déposés dans les dessins de Silvia Bächli. Des corps, des lignes, des gestes, des détails, des motifs récurrents qui ponctuent cet espace du dessin, toujours provisoire, toujours originel, toujours immédiat. « Dessiner c’est s’aventurer en terrain inconnu et s’y promener. Créer de l’espace et le sonder, travailler avec et contre les bords du papier », dit Silvia Bächli. « Ça », c’est clair, non ? Florence Grivel

Editions Lars Müller Publishers.



EL CROQUIS
Christian Kerez 2000-2009

Principalement constituée de monographies en anglais et espagnol, la revue d’architecture *El Croquis* figure parmi les plus fameuses. Sa qualité lui permet de bénéficier de l’étroite collaboration des architectes dont elle relaie le travail. Après une antépénultième édition consacrée à Annette Gigon et Mike Guyer, son 145^e numéro est à nouveau dédié à un bureau zurichois.

L’œuvre de Christian Kerez ne comprend pas un grand nombre de réalisations, mais sa radicalité lui vaut un écho grandissant. Après des collaborations avec Rudolf Fontana, puis Meinrad Morger et Heinrich Degelo (Kunstmuseum Liechtenstein), Kerez s’est illustré par le développement de bâtiments aux formes épurées et à la structure minimaliste. Poussées à leur extrémité, comme dans les maisons d’habitation de la Forsterstrasse (Zurich, 2003) et HmeW (maison avec un seul mur, Wittikon/Zurich, 2007) ainsi qu’à l’école de Leutschenbach (Oerlikon/Zurich, 2009), ces caractéristiques génèrent une architecture à la limite du surréalisme. La complexité grandissante des programmes auxquels Christian Kerez s’est confronté a stimulé sa démarche, et la concrétisation de son projet pour le musée d’Art moderne de Varsovie, lauréat d’un important concours en 2007, suscite déjà beaucoup de curiosité.

Matthieu Jaccard



UTOPICS, SYSTEMS
AND LANDMARKS

Jusqu’au 25 octobre à Bienne se tient la 11^e édition d’une exposition de sculptures en plein air, pilotée par le spécialiste des grands espaces, Simon Lamunière à qui l’on doit, depuis 2000, la mise en espace de Art Unlimited à Art Basel. *Utopics* consiste en quarante-cinq interventions in situ d’artistes qui pensent le monde

avec d’autres mondes. Un jeu sur les mots annonce le programme : u-you, topos-lieu, pics-images. C’est aussi un catalogue qui tient du glossaire. Cette encyclopédie des utopies actives aujourd’hui, et présentes dans l’exposition, suit la logique de notre alphabet. Elle s’offre comme une exploration à plusieurs entrées à partir des mots générés par les œuvres exposées. Ainsi, p. 112, sous le nom de Didier Rittener apparaissent ceux de Demierre, Carla et de Martini, Federica. Six sous-titres ou renvois utiles – *author, bakunin, copyright, creative emotions, ryan gander, panarchy* –, enrichissent le potentiel du projet du *Reading sculpture*, journal unique édité par ces artistes une fois par semaine pendant *Utopics*. Voilà qui suscite une lecture active, qui chemine vers la construction personnelle d’autres utopies. FG

Editions jrp | ringier.



THE TOWER BRIDGE E ALTRI
RACCONTI FOTOGRAFICI
Matteo Terzaghi, Marco Zürcher

Edité dans le cadre du prix Manor du Tessin, ce livre accompagne une exposition présentée au Museo cantonale d’arte de Lugano. Il réunit sept histoires composées d’images et parfois de textes. Les images minutieusement choisies et « couplées » par Terzaghi

et Zürcher sont extraites d’albums de famille découverts au hasard des rencontres et des voyages. De rares images ont été déclenchées par les artistes eux-mêmes, mais ce n’est pas important, elles intègrent un ensemble. Elles sont toutes là pour se répondre l’une à l’autre et constituer des histoires d’un autre siècle, des histoires passées que chacun est libre de moduler à sa guise. Parfois, de courts textes accompagnent les images. Ils ne les légendent pas, pas plus que les images n’illustrent pas les mots. Ils sont là pour raconter une histoire définie et donner un chemin à la pensée. Dans ce très beau livre qui ouvre une fenêtre sur un temps parallèle, tout est question d’association, de cadrage, de mémoire, de poésie.

Jean-Paul Felley

Editions Periferia.



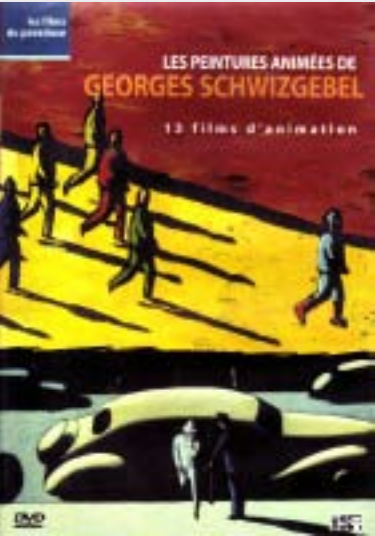
A MANUAL
Fabrice Gygi

Sur la couverture, une grenade sage comme une image. Au dos du livre, une liste des titres des œuvres réalisées, par ordre alphabétique. Une sorte d’abécédaire des systèmes de contrôle de notre société contemporaine, qui hante le travail de l’artiste genevois : abri, airbags, boucliers, gyrophare, tribunal, vigie, etc. Ainsi se présente *A Manual*, livre au format de poche, consacré

à l’artiste Fabrice Gygi à l’occasion de sa participation à la 53^e Biennale d’art contemporain de Venise. L’église San Stae est son terrain, et c’est un objet architectural fort périlleux à habiter. Il y a installé deux rangées d’armoires métalliques vides et une grille de fer. Baroque, stucs et sacré *versus* art carcéral minimal : ce mariage n’a pas été sans difficultés. Dans les pages du *Manual* se trouve une modélisation 3D du projet. Pas d’explications, juste un titre : *Economat*. Plus loin, le lecteur découvre *Protection*, la longue grille métallique surplombant la tombe du doge vénitien que le visiteur peut ainsi piétiner symboliquement. *A Manual* ne présente que ce que l’artiste montre et fait. Pas de théorie, pas d’entretien. Pourtant, au fil de ces pages, l’univers scrupuleusement maîtrisé de Fabrice Gygi fait naître le désir de connaître les flous et les doutes de son antichambre créative. FG

Editions jrp | ringier.

Films en DVD



LES PEINTURES ANIMÉES DE GEORGES SCHWIZGEBEL

Le Quartz 2009 (prix du cinéma suisse) du meilleur film d’animation a été décerné à *Retouches*, la dernière œuvre de Georges Schwizgebel. Cette reconnaissance amplement méritée offre un excellent prétexte pour signaler l’existence d’un DVD déjà ancien (édité sous l’égide de l’Office national du film du Canada!), qui met à la portée de chacun treize des œuvres du cinéaste genevois. Quelques mots sur la jaquette tentent de décrire l’univers de Schwizgebel, ses «*peintures animées*» réalisées en «*trente ans d’aventures picturales et d’expériences narratives ludiques*». Graphiste de formation, Georges Schwizgebel se découvre une passion pour le cinéma d’animation en voyant les films du Canadien Norman McLaren. Avec deux amis, il fonde en 1970, dans un petit local, le studio GDS. Le succès de ses films dans différents festivals et les coproductions qui en sont nées, la modestie de ses besoins et le choix d’un rythme de production modéré (un court métrage tous les deux ou trois ans) lui permettent de vivre de son art. Georges Schwizgebel construit des ballets de formes et de couleurs. Dans ses films, tout est rythme et mouvement qui semble ne jamais devoir s’arrêter. Les couleurs dansent avec une exubérance et une profusion elles aussi inépuisables, dans des jeux de contrastes, d’ombres et de lumière. Les histoires sont peuplées de personnages souvent mythiques, tels Icare (*Le Vol d’Icare*), Frankenstein (*Le Ravissement de Frank N. Stein*), Faust ou Cendrillon. Elles rendent aussi magiques des scènes du quotidien, comme les jeux dans un jardin d’enfants ou l’écriture d’une carte postale... Le plus formidable en fin de compte, c’est que les œuvres de Schwizgebel sont d’un style immédiatement reconnaissable et unique. **Serge Lachat**
ONF / Les Films du Paradoxe, distribution artfilm.ch et swissdvdshop.ch



LA VALLÉE FANTÔME / L'HOMME QUI A PERDU SON OMBRE
Alain Tanner

Avec la sortie récente de *La Vallée fantôme* et de *L’homme qui a perdu son ombre*, on peut considérer qu’aujourd’hui l’œuvre d’Alain Tanner est disponible en DVD dans sa quasi-intégralité. Excellente nouvelle! Elle marque la reconnaissance de la valeur de cette œuvre et de son poids considérable dans l’histoire du cinéma suisse. Elle offre aussi la possibilité de mesurer en quoi les films se font écho, dessinent des lignes fortes, parallèles, divergentes, voire opposées...

On mesure alors combien cette œuvre est portée par la tension, jamais relâchée, entre ancrage documentaire et envolées poétiques, ce que *La Salamandre* mettait en scène il y a près de quarante ans dans les débats sans fin entre Pierre, le journaliste qui croit aux faits, et Paul, l’écrivain qui croit aux pouvoirs de l’imaginaire, dans leur effort pour comprendre Rosemonde et le crime dont elle est accusée. On mesure aussi, du coup, combien la réception d’un film varie au cours des ans, combien un petit palmarès personnel peut être bouleversé. Certains films que votre chroniqueur jugeait mineurs à l’époque (*Paul s’en va* ou *Requiem*, par exemple) paraissent avoir gagné en importance avec le temps, alors que d’autres (*Jonas* ou *Messidor*) semblent avoir perdu de la force qui les portait lors de leur sortie. Pour un regard synthétique sur l’œuvre du cinéaste, signalons aussi le film de Pierre Maillard *Alain Tanner, pas comme ci, comme ça*. **SL**
Films disponibles chez artfilm.ch et swissdvdshop.ch

CD



VINGT MILLE VIEUX SUR LES NERFS
Christophe Studer

Des oiseaux, un cor des Alpes et la plus jolie coiffeuse du monde. Tel est l’univers de *Vingt mille vieux sur les nerfs*, le nouvel album solo de Christophe Studer. Le titre humoristique se réfère à de la chevrotine, très peu musicale: le pianiste a enregistré ce projet sur une petite île du lac des Brenets, à la frontière franco-neuchâteloise. Cela n’a pas plu à un vacancier, qui lui a tiré dessus... Studer s’en tire sans égratignure

et donne à entendre des sons souvent contemplatifs, même dans «*Un fusil dans la bouche*». Ses claviers électriques multiples travaillent en écho avec les rumeurs de la nature. Motifs lancinants, harmonie envoûtante. Il ne renonce à aucune des mythologies identitaires: yodle, hymne du canton de Neuchâtel chanté par une chorale de policiers. Mais le compositeur encadre cette plage bucolique par des notes furieuses et abrasives. Studer ne lésine pas sur les effets. Tout résonne, même les doigts qui frappent les touches. Par moments cela sonne délicieusement rétro, puis repart vers les laboratoires électro de Kraftwerk. Un disque contrasté, qui ne ressemble pas à un jardin zen, mais séduit les Japonais qui le goûtent avec plaisir sur la toile. Bienvenue dans une brocante expérimentale. **Alexandre Caldara**
Téléchargeable sur www.believe.fr La Bouillie d’Heidi production.



NEBEL
Mükus

Un opéra rock qui sonne comme un conte nordique. Mükus, collectif de six jeunes musiciens de Bienne, raconte *Nebel* (Brouillard). Mükus fait surgir l’aspect orchestral du nuage gris. Cela donne une fresque ardente, arrangée jusqu’au dernier soupir. Les compositions de Lionel Gafner dessinent un paysage de sons escarpés et luxuriants. Une base rythmique solide, bien ancrée dans le groove, permet des échappées

plus poétiques, moins contrôlées. On y trouve un côté Radiohead pour le versant belle pop complexe. On débarque par moments dans un bal des mutants, avec références appuyées aux groupes éclectiques de John Zorn ou de Robert Wyatt. Le Fender Rhodes de Vincent Membrez lorgne vers la mélancolie d’un son jazz fusion. A l’inverse, les effets électroniques de Jonas Kocher appellent un imaginaire futuriste peuplé de câbles et de robots. «*La vie des songes est étrange*», dit Morgane Galley dans une prestation vocale très étendue, entre slam langoureux et chant lyrique. On peut imaginer alors, dans une clairière luxuriante du Jura, l’irruption d’une clarinette contrebasse: long instrument insolite qui, par la bouche de Lucien Dubuis, donne au disque une couleur de free-jazz onctueux. **AC**
Veto Records.



THE MONDRIANS
The Mondrians

Quand on vient du Chablais valaisan et qu’on répète dans la cave d’un chalet, il en faut de la morgue ou de l’inconscience pour baptiser son groupe du nom du pape de l’art abstrait. Il en faut encore plus pour céder au cliché rock du «the» et du «s» aux deux bouts. Heureusement, les Mondrians assurent. Depuis trois ans, ces quatre garçons tournent sur les scènes européennes et vivent leur rêve de jeunes indie rockeurs. La presse spécialisée les a repérés,

notamment *Rock’n’Folk* qui les a invités en 2006 à ses rock’n’roll Fridays du Gibus en compagnie d’autres groupes prometteurs en «the». Leur premier album, qui a tardé, était donc très attendu. Il confirme amplement la promesse de la scène. Tout commence avec un «*Jesse James*» nerveux, porté par la voix morveuse du chanteur Maxime, qui rappelle à certains égards l’organe de Johnny Rotten. Déjà on sent le potentiel mélodique, confirmé sur «*Reason to Live*», qui ne déparerait pas dans la discographie des Libertines, influence évidente avec les Pixies. The Mondrians excellent dans les changements de rythmes comme sur «*Girl in the Movie*» ou sur «*Christmas on your Windows*», ballade achevée en cathédrale de guitare pour conclure un album impeccable. **Sylvain Ménétrey**
Le Son du maquis, sortie le 5 novembre.

Le Phare

Journal du Centre culturel suisse de Paris
Paraît trois fois par an.

Le tirage du 3^e numéro
8000 exemplaires

L'équipe du Phare

Les codirecteurs de la publication :
Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
La responsable de rédaction : Florence Gaillard
Les graphistes : Jocelyne Fracheboud,
assistée de Sophia Mejdoub
La secrétaire de rédaction : Maryse Charlot
Le photographe :
Alain Touminet, Printmodel, Paris
Les imprimeurs : Deckers&Snoeck, Anvers.

Le journal est composé avec les polices
de caractères B-Prohelvetia,
Chronicle et Maurea.
Il est imprimé sur Cyclus offset 100 % recyclé.

Dialogue avec les lecteurs

Pour nous communiquer vos remarques,
faire paraître une annonce pour
vos événements ou recevoir *Le Phare*
à votre adresse, contactez-nous :
32 et 38, rue des Francs-Bourgeois,
75003 Paris
+33 (0) 1 42 71 44 50
lephare@ccs-paris.com

Services

Les livres, disques et DVD présentés
dans nos pages MADE IN CH sont disponibles
à la bibliothèque du Centre culturel suisse.

Ce journal est aussi disponible en pdf
sur www.ccs-paris.com/lephare

© *Le Phare*, octobre 2009

ISSN 2101-8170

Ont contribué à ce numéro :

Alexandre Caldara
Poète, journaliste, il a créé un site d'entretiens
avec des personnalités qui font l'actualité
en Suisse romande, www.les-autres.ch

Sandrine Fabbri
Journaliste, traductrice et organisatrice
de soirées littéraires, elle a publié *La Béance*
aux Editions d'En bas.

Nassim Daghighian
Historienne de l'art, présidente de NEAR,
une association suisse pour la photographie
contemporaine, www.near.li.

Marie-Pierre Genecand
Critique théâtre et danse au *Temps*
et sur *Radio suisse romande Espace 2*.

Florence Grivel
Critique et chroniqueuse d'art sur *Radio*
suisse romande Espace 2.

Matthieu Jaccard
Architecte et historien de l'art, commissaire
d'expositions.

Serge Lachat
Chroniqueur et critique cinéma pour *Radio*
suisse romande Espace 2.

Sylvain Menétrey
Journaliste pour *Mixte* et *Amusement*. Prépare
le lancement de son magazine *La Dorade*.

Isabelle Rûf
Journaliste et critique littéraire pour *Radio*
suisse romande Espace 2 et *Le Temps*.

Rocco Zacheo
Journaliste à la rubrique culturelle du quotidien
Le Temps.

Centre culturel suisse de Paris

Exposition/salle de spectacle
38, rue des Francs-Bourgeois
me - di 13h - 20h. Nocturne je jusqu'à 22h

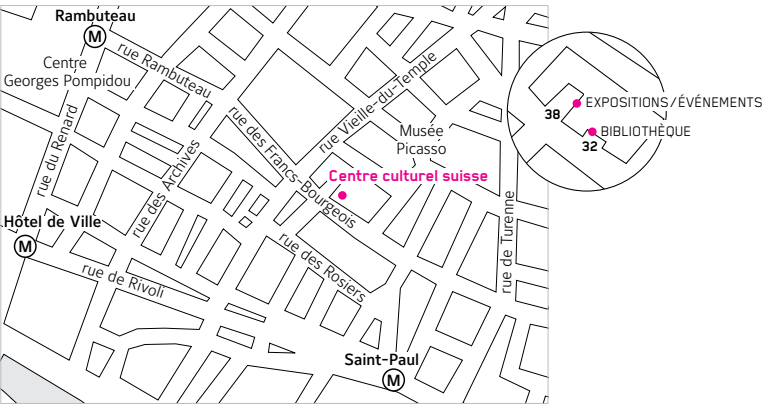
Bibliothèque de consultation
32, rue des Francs-Bourgeois
lu - ve 10h - 12h30 / 14h - 18h et sa 14h - 18h

Renseignements/réservations
ccs@ccs-paris.com
T +33 1 42 71 44 50
lu - ve 10h - 12h30 / 14h - 18h et sa 14h - 18h

Tout le programme détaillé sur
www.ccs-paris.com
et par la **newsletter mensuelle** :
[inscrivez-vous : newsletter@ccs-paris.com](mailto:newsletter@ccs-paris.com)

Tarifs
Expositions et tables rondes entrée libre
Soirées de 3 à 10 €. Gratuit pour les membres
de l'Association des amis du CCS

L'équipe du Centre culturel suisse
codirection : Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
administration : Katrin Saadé-Meyenberger
communication : Elsa Guigo
assistante de direction : Ceyla Larré
technique : Stéphane Gherbi, Kevin Desert
accueil-bibliothèque : Emmanuelle Brom
rédaction *Le Phare* : Florence Gaillard
accueil - expos : Margot Jayle, Eduardo Serafim
stagiaires : Sonia Kessiti, Yuki Claire Shiraishi



fondation suisse pour la culture
prohelvetia

Les partenaires médias



Prochaine programmation du Centre culturel suisse

De janvier à avril 2010, le CCS ne présentera pas d'exposition,
pour cause de travaux de réaménagement des bureaux
et de la project room, ainsi que de transformations de la bibliothèque
en librairie/café, par le bureau d'architectes Jakob+MacFarlane.
Une programmation sera proposée uniquement dans la salle
de spectacle.



Soupçons, de Dorian Rossel, image de sessions de recherche. DR

— De février à avril 2010

Programmation pluridisciplinaire avec, entre autres,
Soupçons, de Dorian Rossel, nouveau spectacle coproduit
par le CCS Paris avec La Comédie de Genève
et le TPR de La Chaux-de-Fonds, du 9 au 27 mars 2010.

Association des amis du Centre culturel suisse de Paris

Cette association d'amis a été créée afin de contribuer
au développement et au rayonnement du Centre culturel suisse
de Paris, tant en France qu'à l'étranger. Elle vise aussi à entretenir
des liens vivants et durables avec tous ceux qui font et aiment
la vie culturelle suisse.

— Des rendez-vous privilégiés

Les amis sont invités à rencontrer les acteurs de la création
contemporaine dans toutes ses formes. Vernissages privés,
visites d'expositions, débats et voyages seront autant de moments
d'échanges et de découvertes. Du 6 au 8 novembre 2009, le Centre
culturel suisse emmène ses amis à la 53^e Biennale de Venise.

— Des avantages

Les amis reçoivent *Le Phare*, bénéficient de tarifs préférentiels
sur les publications, de réductions ou d'entrées gratuites
aux événements publics organisés par le Centre culturel suisse.

— Une édition d'artiste

Andres Lutz & Anders Guggisberg réalisent une édition réservée
en priorité aux amis du Centre culturel suisse.

Catégories d'adhésion

Cercle de soutien : 50 €/75 CHF
Cercle des bienfaiteurs : 150 €/225 CHF
Cercle des donateurs : 500 €/750 CHF

Association des amis du Centre culturel suisse

c/o Centre culturel suisse
32, rue des Francs-Bourgeois
F - 75003 Paris

lesamisduccsp@bluewin.ch
www.ccs-paris.com



Buenos Aires_Villa Miseria n° 20, 2008-2009.

Gian Paolo Minelli. Texte de Nassim Daghighian

Dans chaque numéro, *Le Phare* laisse carte blanche à un photographe puis soumet son image à un regard extérieur pour qu'il la commente.

Gian Paolo Minelli (1968, CH / IT) vit depuis 1999 à Buenos Aires, métropole argentine dont une part importante de la population des banlieues est abandonnée à une précarité dramatique. Peu après son arrivée, le photographe a participé pendant cinq ans à un programme culturel dans le *barrio* (quartier) défavorisé de Villa Miseria n° 20 où l'architecture spontanée et anarchique modifie sans cesse le paysage. Par la suite, Minelli s'est impliqué humainement dans plusieurs projets socioculturels lui permettant de concilier sa passion pour la photographie, son envie de la partager et son désir d'apporter une forme d'encouragement aux jeunes marginalisés par le système. Ayant su établir des relations de confiance avec eux, le photographe a remarqué qu'une certaine fierté était encore présente dans le *barrio* Piedra Buena. Entre 2000 et 2006, il a invité les jeunes à réaliser leur autoportrait à l'aide de sa chambre photographique dans un lieu

de son choix. Ces portraits, combinés à des paysages de la banlieue sud, constituent la belle série *Zona Sur_Barrio Piedra Buena_Buenos Aires*. Dans ses vues urbaines, le photographe rend compte, avec sensibilité, du contexte socioéconomique. Lorsque Minelli est retourné à Villa Miseria n° 20 d'octobre 2008 à mars 2009, la question de la dignité perdue ou détruite par la dégradation des conditions de vie, psychiques autant que physiques, s'est imposée. Chômage, grossesses précoces, violence, drogue, prostitution, mafia sont des éléments qui ont contribué à créer un climat dépressif menaçant l'intégrité intime de chacun. Aussi les portraits sont-ils rares dans cette nouvelle série d'images, car le photographe a constaté qu'il manquait souvent le respect de soi qui crée ce lien précieux à ses yeux entre éthique et esthétique de la représentation. Les images idéalisées du Christ, du Che ou des champions de football argentins n'offrent aux habitants de Villa Miseria n° 20 que d'illusoires palliatifs.

